maze

JUIN 2016 52



Rencontre avec

THYLACINE


FESTIVAL OFF
D'AVIGNON
2016
DU 7 AU 30
JUILLET
50 ANS
DE CRÉATIONS
LE PLUS GRAND
THÉÂTRE DU MONDE
AF&C. SIRET 489 918 458 00030 – LICENCE 1-1083922 – IMP. CHIRRIPO.FR – SALUCES.COM

ÉDITO

Au-delà du championnat d'Europe de football qui se déroule en ce moment, on peut reprocher beaucoup de choses à la construction européenne, à l'idée d'un ensemble politique, culturel, se rassemblant autour de valeurs universelles et à la recherche d'un modèle de société commun : l'unité dans la diversité. Tout d'abord, il est difficile de fixer des limites cohérentes à un ensemble aussi grand, aussi complexe dans ses structures, difficile de négocier des traités avec autant de spécificités régionales. Politiquement, c'est donc assez mal parti, l'Union Européenne représente le pari le plus audacieux de construction entre les états, bien qu'il soit encore assez peu évident, malgré de nombreuses tentatives, que les citoyens des états membres de cet ensemble se revendiquent comme européens plus que tchèques, allemands, français.

C'est à l'occasion du European Youth Event, organisé au parlement de Strasbourg le mois dernier, que l'ambition européenne a eu l'occasion de prendre un sens nouveau aux yeux des sept mille jeunes engagés venus de tous les pays du continent. La rencontre, la mobilité, le décloisonnement des frontières resteront les seules solutions contre un repli-sur-soi anachronique et une peur invraisemblable.

Ces barrières devront être abattues si la construction européenne ne veut pas finir comme le thylacine, ce loup de Tasmanie disparu il y a soixante-dix ans à cause, ici, aussi, de décisions politiques inconséquentes. C'est le nom de cet animal que William Rezé a décidé d'apprivoiser pour donner corps à sa musique progressive, et c'est ce que l'on souhaite aussi à notre Union. Bonne lecture.

Baptiste Thevelein
Directeur de la publication et de la rédaction

maze

Le magazine Maze est gratuit et est édité par l'association loi de 1901 Inspira, déclarée le 11 mai 2012 à la sous-préfecture de Cherbourg-Octeville et parue au journal officiel le 26 mai 2012.
Le siège social de l'association est situé au 8 rue Voltaire, 50130 Cherbourg-en-Cotentin. Adresse de gestion : 5 rue La Fayette, 35000 Rennes.

RNA : W502002188. SIREN : 751793555. ISSN : 2259-7867. CPPAP : 0920W91947.

Le directeur de la publication est Baptiste Thevelein. L'hébergement du site web maze.fr est assuré par la société Infomaniak Network SA (26, Avenue de la Praille, 1227 Genève, Suisse). Salut à toi qui a pris la peine de lire les mentions légales.

L'association Inspira et le projet Maze Magazine sont soutenus par la ville de Cherbourg-Octeville, le ministère de la culture et la communication, la commission européenne, le fonds MAIF pour l'éducation et Google.

L'association Inspira et ses projets sont entièrement bénévoles, les comptes arrêtés et les différents documents afférents à la vie statutaire de l'association sont accessibles sur simple demande par email.

Le magazine Maze est régi par des conditions générales d'utilisation et une politique de confidentialité. Vous pouvez consulter ces documents sur maze.fr/legal.

Vous pouvez contacter la rédaction du magazine Maze en utilisant le formulaire disponible sur la page contact du site maze.fr ou par téléphone au 02 22 06 83 29 (prix d'un appel local).

Photo couverture : Romain Rivière.

CE MOIS

N°52

FESTIVAL DE CANNES

STYLE

ÉCRANS

ART

LITTÉRATURE

ACTUALITÉ

CINÉMA

MUSIQUE


20


38


34


48



Le Pacte



DOSSIER

FESTIVAL DE CANNES 2016

PERVERSION ET CHÂTIMENT
ELLE
DE PAUL VERHOEVEN

Nicolas Renaud

Paul Verhoeven revient dans nos salles après 10 ans d'absence depuis Black Book et après l'échec artistique Tricked, sorti en catimini directement en DVD. C'est donc entre excitation et appréhension que sort Elle, sélectionné en compétition à Cannes. Mais comme à chaque fois avec le Néerlandais, les choses sont plus ambivalentes qu'elles n'en ont l'air.

Au premier regard, on pouvait craindre le pire : Paul Verhoeven, réalisateur des plus subversifs et rentre-dedans, fait un film français. Avec des acteurs (Isabelle Huppert, Anne Consigny, Charles Berling…) estampillés films d'auteurs bourgeois, comme notre pays en fait tant. L'histoire d'une femme, entourée par une bande d'amis de la jolie banlieue parisienne, qui se fait violer. Mais quel rapport avec Alex Murphy de Robocop qui se fait déchiqueter dans une usine par des coups de feu ? Paul Verhoeven a t-il baissé les bras et capitulé ?

Ce serait oublier que le réalisateur aime faire exploser les cases. Il profite de cette histoire de viol et de perversion pour parasiter de l'intérieur le film d'auteur bourgeois. D'ailleurs, le personnage d'Isabelle Huppert apparaît comme l'équivalent du cinéaste. Les deux se retrouvent dans un milieu qui leur est étranger (le jeu vidéo pour l'une, le film d'auteur français pour l'autre). Et c'est là que l'on retrouve les obsessions du Néerlandais, à savoir l'ambiguïté et l'amoralité. Le personnage principal évolue à contre-courant de la morale (porter plainte par exemple) ou de toute autre convention. Au départ victime de l'agression, elle semble pourtant prendre du plaisir et même rechercher à ce que cela se reproduise. Son imprévisibilité joue donc avec les attentes du spectateur pour le troubler, le heurter et le pousser à penser contre sa morale. En cela, Elle est un pur film de Paul Verhoeven, en langue française.

Cependant, au-delà de ces atouts, le film déçoit par plusieurs aspects. Tout d'abord, il nous semble que le prolongement logique de cette histoire de perversion appelait à un climax final d'une folie brutale propre au cinéaste. Au lieu de cela, à part un ou deux plans sanglants, la conclusion semble beaucoup trop sage par rapport à ce qu'il nous était promis. L'un des dialogues de l'héroïne ne dit-il pas qu'il faut qu'un personnage soit sage au début, pour se révéler au final démoniaque ? Aussi, le film n'aurait-il pas gagné en intensité étouffante en délaissant ses sous-intrigues vaines (qui couche avec qui) ?

Mais le gros point noir reste la mise en scène. Au départ nous aurions pu penser à une farce. Le film prenant place dans un genre de cinéma français peu ambitieux visuellement, nous avons cru pendant un temps que Paul Verhoeven reprenait volontairement cette imagerie plate. Finalement il semblerait que non, et c'est ce qui est ennuyeux. Il nous avait pourtant habitué à une réalisation ambitieuse et inventive tout au long de sa carrière. Or, force est de constater qu'ici le cinéaste se contente de champs contre champs, et de plans composés à la manière d'un téléfilm. Même les scènes de viols sont visuellement très plates (une caméra à l'épaule qui bouge en plongée). Et ce n'est pas un éclairage rouge dans le coin d'une cave qui changera la donne.

Espérons qu'à l'avenir, en plus que de maintenir sa verve corrosive, il retrouve une mise en scène plus incarnée.


SBS Distribution

LE COME BACK DE MEL GIBSON
BLOOD FATHER
DE JEAN-FRANÇOIS RICHET

Nicolas Renaud

Après Mesrine : L'instinct de mort, Jean-François Richet revient avec Blood Father pour la dernière soirée du Festival de Cannes. Mais contrairement à Train to Busan quelques jours plus tôt, cette «séance de minuit» n'avait pour seule attraction que le retour de Mel Gibson dans un rôle principal.

Blood Father a tout l'air d'avoir été pensé intégralement pour Mel Gibson. Le film a pour vocation de remettre sur les rails sa carrière, quelque peu égarée dans des seconds rôles douteux (Expendables 3, Machete Kills). Des références évidentes sont faites à son interprète à travers Mad Max (le désert, la voiture, le fusil) et sa propre vie. Dès l'une des premières scènes, son personnage, face caméra et en gros plan, raconte son passé d'alcoolique et violent, ce qui renvoie directement aux anciens dérapages de l'acteur.

C'est donc un retour aux sources de l'image mythique de Mel Gibson que Blood Father tente de réanimer. Il faut bien avouer que cette projection nous a procuré un plaisir non feint à le revoir brutal, faire des échappées sur les routes ou tirer sur ses ennemis en prenant une pause iconique. Mel Gibson nous prouve qu'à 60 ans, il n'a rien perdu de son charisme bestial.

Mais passée cette satisfaction, le film n'en reste pas moins assez anecdotique. Dans un canevas typique de série B, il déroule son scénario balisé, totalement dénué de prise de risque et d'originalité. La mise en scène propre, mais quelconque, de Jean-François Richet ne parvient pas à insuffler une véritable tension au spectateur. Le film progresse tranquillement, mais sans réelle montée dramatique. L'évolution du personnage de Mel Gibson, en père qui doit sauver sa fille, ne semble pas pleinement aboutie, ou en tout cas pas assumée. La logique du personnage aurait dû faire terminer le film dans une violence plus rude.

Plus handicapant encore, le film n'est à aucun moment généreux avec son public. Les scènes d'actions sont réduites à leur minimum et leur réalisation ne parvient pas à transgresser le faible budget. Une courte course à moto et un combat étroit à l'arrière d'une voiture laissent un arrière goût de trop peu, et ne suffisent pas à enrayer les bâillements de la salle. Le potentiel de l'image iconique d'un Mel Gibson vieillissant n'est pas pleinement exploité.

La présence de ce Blood Father à Cannes est sans doute justifié par la seule volonté de réunir le duo de Mad Max avec George Miller. En soit le film, bien qu'honnête, ne sera certainement apprécié que lors d'un dimanche soir sur Tf1. Quant à Mel Gibson, espérons que cela suffise pour relancer sa carrière d'acteur et donner une plus grande visibilité à ses prochaines réalisations.



SND

JULIETA
ALMODOVAR À LA PLACE DE ZEUS

Diane Lestage

En 2013, Pedro Almodovar nous rappelait ses premiers films des années 1980 avec la comédie burlesque et décalée Los amantes pasajeros, qui dénotait tout d'un coup après des films plus graves réalisés au nouveau millénaire comme La Piel que habito (2011), La mala educación (2004) ou encore Hable con ella (2002). Avec Julieta, film nommé au Festival de Cannes, le réalisateur balaie l'humour et se concentre sur un film portrait de femme, en lui apportant de la nouveauté en même temps.

20, c'est le numéro que porte ce nouveau film dans la filmographie du réalisateur espagnol. 20, c'est aussi le nombre d'années qui sépare les deux comédiennes principales Emma Suarez (51 ans) et Adriana Ugarte (31 ans) qui interprètent un seul et même personnage, celui qui donne son nom au film : Julieta. Deux femmes en une qui évoluent toutes deux pour la première fois sous l'œil et la caméra de Pedro Almodovar. Deux femmes reliées grâce à une serviette de bain dans un merveilleux raccord qui permet au deux actrices de se passer le relais du temps. Mais qui est cette mystérieuse Julieta ?

Julieta a la cinquantaine et semble plutôt aisée, elle s'apprête à quitter Madrid pour partir au Portugal avec son compagnon. Un déménagement et un bond dans le futur qui apparaissent comme une délivrance pour cette femme qui va pourtant être rattrapée par son passé. Elle croise une amie d'enfance de sa fille qui va lui annoncer qu'elle a vu cette dernière, dont Julieta n'a plus de nouvelles depuis une vingtaine d'années. Le passé refait alors surface et le personnage éponyme se retrouve vite prisonnière entre le futur qu'elle s'empressait de rejoindre et ce passé douloureux qui va la submerger. Espérant retrouver sa fille, Julieta décide de rester à Madrid et de s'installer dans un vieil appartement dans un immeuble où elle a vécu autrefois. Elle ressent alors le désir de tout raconter à sa fille, par écrit et en voix-off, en commençant par la rencontre avec son père Xoan. Et hop, sans surprises, le spectateur retrouve un procédé cinématographique cher au réalisateur, l'emboîtement narratif entre les différents espaces spatio-temporels.

Un film parsemé de symboles

Pedro Almodovar maîtrise parfaitement la mise en scène de ses films, comme beaucoup de grands réalisateurs, rien n'est laissé au hasard. Tout d'abord, le film s'ouvre par un gros plan sur un tissu rouge, porté par Julieta. Une couleur, elle aussi plus que représentative du cinéma du réalisateur et qui symbolise le sexe, la passion, le drame... La caméra est donc axée au centre, entre le cœur, le ventre et le sexe (dont la forme du tissu est proche d'ailleurs) de cette femme que l'on découvre. Cela semble annoncer les événements tragiques qui vont s'enchaîner. La caméra s'éloigne fixant une statuette d'un petit homme en terre cuite dans les mains de Julieta, comme un accouchement de ce seul vestige de son passé et symbole de sa propre fille disparue, qu'elle enfouit dans un carton. C'est aussi une image de la création de l'homme par Zeus dont parle la jeune Julieta, professeure de philologie. Science qui n'est pas non plus un hasard puisque la jeune femme tente par l'écrit de rétablir l'authenticité de son passé qu'elle avait tout fait pour oublier, comme un manuscrit retrouvé. A l'instar des mythes antiques, les dieux anciens semblent avoir bouclé le destin des personnages et les condamner à la douleur sans qu'ils puissent y échapper.

En effet, l'univers hellénique prend

tout son sens dans son drame personnel, comme le montre la scène où elle enseigne à ses élèves le mythe d'Ulysse et Calypso, les thèmes du naufrage et de la mer étant les éléments importants des tragiques événements qui se produiront. Dans Julieta, la scène qui reste la plus symbolique est celle du voyage en train, symbole des destinées individuelles et collectives. C'est à ce moment-là que l'héroïne va être confrontée dans un même temps à la mort et à la passion amoureuse, car elle y rencontre Xoan et ils vont y concevoir Antia. Dans un plan magnifique, de nuit, la caméra nous montre uniquement la vitre du wagon où le spectateur aperçoit les deux amants faire l'amour en se fondant dans le paysage qui défile. Comment mieux suggérer le changement qui va s'opérer dans leurs vies que par ce plan onirique et réaliste à la fois ? Auparavant, ils avaient aperçu un cerf courant aux côtés du train, représentant à la fois la mort, la fertilité et la virilité, comme miroir de ce voyage. Ce sont tous ces petits détails géniaux, que l'on aperçoit pas forcément après un premier visionnage, mais qui, inconsciemment, prennent sens ensemble et font de ce dernier film du réalisateur espagnol un grand film, la confirmation d'un talent qui n'était plus à prouver.

Mise en scène parfaite et pourtant…

Alors oui, visuellement, ce nouvel Almodovar réveille nos sens de spectateurs. Que ce soit par les couleurs chaudes, chères au réalisateur, qui colorent la première partie du film ou la photographie du film qui est à couper le souffle. Les images sont effectivement d'une beauté saisissante, aussi bien les paysages de la Galice, que du Pays Basque ou les rues de la capitale espagnole. Almodovar, comme toujours, filme les femmes comme personne, il réussit à faire ressortir la personnalité d'un personnage seulement par un gros plan sur le visage. C'est toujours un plaisir de se rendre compte de quelle manière et avec quelle maîtrise il dirige ses actrices. Le perfectionnisme de chaque plan, de chaque mouvement de caméra est impressionnant. La musique du compositeur Alberto Iglesias est encore une fois sublime et en accord avec les images et l'histoire, elle est d'ailleurs angoissante et annonciatrice dans les premières scènes, un peu à la manière d'Hitchcock. Julieta est par ailleurs un film très Hitchcockien à beaucoup de niveaux.

La structure narrative du film est cohérente, mais au final, pour quelqu'un qui connait bien la filmographie de l'Espagnol tous ces éléments sont du Almodovar. On retrouve dans ce dernier la majorité des topos du réalisateur : les relations mères/filles compliquées, la douleur de la perte, la culpabilité, le deuil, la structure narrative qui ouvre des tiroirs et oscille entre le passé et le présent, l'amour impossible, les non-dits et les secrets enfouis, le tragique, la symbolique, la recherche de son identité personnelle ou sexuelle. Oui, la liste est longue mais ce film oblige à se poser la question : qu'est-ce qu'on attend d'un réalisateur qui a su confirmer son talent ? Doit-il faire ce qu'il fait de mieux puisque cela plait à un public ? Ou doit-on attendre d'être surpris ? Ne demande-ton pas à Scorsese de nous faire du Scorsese, à Tarantino de nous faire du Tarantino ? Ou alors leur demande-t-on de se renouveler tout en conservant leur univers ? Ce sont sûrement des attentes propres à chaque spectateur. Quoi qu'il en soit, ce qui manque au dernier film d'Almodovar, c'est un véritable élément de surprise qui efface cette impression de déjà-vu. Mais peut-être avait-il frappé trop fort avec La Piel que habito ? Le scénario de Julieta est finalement très simple comparé aux films antérieurs du réalisateur, alors non, on ne s'ennuie pas mais on ressent un petit sentiment de manque. Cependant, là où il surprend et fait surement preuve d'une maturité dans son œuvre, c'est que ce petit dernier est son film le moins extravagant, à l'image de ses personnages, et le plus intimiste. Contrairement à ce qui a été dit ce n'est pas un mélodrame mais le drame d'une vie, et ça, c'est innover. Alors finalement, c'est peut-être un pari réussi.


El Deseo, Manolo Pavon

DE L'IMPORTANCE DE LA PALME D'OR - RETOUR SUR LE PALMARÈS

Adam Garner

Qu'est-ce que cela signifie de donner la Palme d'or à un film comme Moi, Daniel Blake en 2016 ? Outre la multiplication du nombre d'entrées que la Palme d'or promet au film primé en faisant gage de sa qualité auprès du public international, un palmarès cannois témoigne des évolutions du monde cinématographique.

Les différents événements survenus au cours de l'année ont rendu 2016 éminemment politique, malgré nous. Sans faire un retour exhaustif sur les différents éléments qui ont poussé une part nouvelle de la société à se politiser cette année, on peut rappeler l'émotion que les différents attentats sur des villes européennes ont suscité, le désenchantement de toute une partie de la société française vis-à-vis de la politique menée par le gouvernement ou encore l'agitation liée aux élections à venir aux États-Unis et en France.

Le cinéma est un art révolutionnaire

Le cinéma est en capacité d'agir face aux troubles sociaux actuels, ou du moins il peut en témoigner, et cela suppose une certaine responsabilité de la part des cinéastes dans le choix des enjeux dont ils parlent et dans la manière dont ils les traitent. Cette responsabilité est la même pour les jurés du Festival de Cannes au vu de la manière dont ils façonnent l'idée que l'on se fait du cinéma français. Cela dit, la Palme d'or est une récompense artistique, elle revient au film qui fait le meilleur usage des moyens cinématographiques pour s'exprimer. En ce sens, les films qui ont été récompensés cette année et l'an dernier (Moi, Daniel Blake de Ken Loach et Dheepan de Jacques Audiard) témoignent de l'incompréhension du jury cannois au regard de la manière dont le cinéma interagit avec le monde. La politique cannoise des deux dernières années a été de choisir des films bien-pensants d'apparence, humanistes et engagés dans le choix des thèmes dont ils traitent (l'immigration chez Audiard, les dysfonctionnements du système administratif chez Loach). Mais un film de cinéma n'est pas un tract, il ne suffit pas d'évoquer des thèmes sociaux pour qu'un film devienne politique.

Le cinéma est révolutionnaire par nature : chaque film met en place un univers propre qui réorganise le monde selon la vision d'un homme, le cinéaste. De ce fait, le cinéma n'a nul besoin de traiter de thèmes sociaux pour changer notre vision du monde, chaque image fait sens pour le spectateur et l'interroge sur sa propre façon de penser. Le jury cannois fait fausse route, il se trompe à la fois sur la manière dont un film fonctionne et sur la signification du «politique». Le politique ce n'est pas la politique et ce n'est pas non plus l'ensemble des problèmes sociaux actuels. Le politique c'est la recherche du bien commun, c'est-à-dire du bonheur du plus grand nombre.

Le monde a besoin d'espoir, de folie

Toni Erdmann, le grand absent du palmarès de cette année, est un film dont la diffusion fera du bien. D'abord, parce qu'il parvient à nous divertir de notre réalité quotidienne pendant plus de deux heures (est-ce que ce n'est pas la priorité du cinéma que de nous faire oublier nos problèmes le temps d'une projection ?). Mais surtout, parce qu'il cherche constamment à rompre avec l'idéologie actuelle, à nous prouver que le bonheur n'est pas là où l'on nous fait croire qu'il se cache.

La séquence durant laquelle la jeune femme qui joue le rôle principal se voit contrainte de

chanter pour remercier une famille roumaine qui l'a accueillie elle et son père est bien plus politique que les coups de gueule poussés par Daniel Blake dans les bureaux du Pôle emploi britannique. Pourquoi ? Parce qu'à travers le travail du plan long donnant à voir l'évolution de l'attitude de la jeune femme qui commence par tirer la gueule puis qui, peu à peu, se libère et prend plaisir à chanter, c'est l'émancipation d'un individu face à l'oppression du système capitaliste qui est à l'image. Ken Loach nous chagrine avec les injustices actuelles là où Maren Ade pointe du doigt des solutions et nous invite à les rendre effectives.
Bref, vous l'aurez sûrement compris, on n'est pas tout à fait satisfaits du palmarès de cette 69ème édition du Festival. L'an 2016 avait besoin d'espoir, de folie et puisqu'on ne peut pas dire que les vingt-et-un films de la sélection ne laissaient pas le choix, on a refait le palmarès à notre sauce ! Notre Palme d'or ira pour Toni Erdmann sans hésitation, un choix qui aurait été historique si le véritable jury avait eu la bonne idée de le faire puisque Maren Ade aurait été la deuxième femme à être palmée en soixante-neuf éditions.

Palme d'or - Toni Erdmann de Maren Ade

Grand Prix - Rester Vertical d'Alain Guiraudie

Prix de la mise en scène - The Neon Demon de Nicolas Winding Refn

Prix du Jury - Aquarius de Kleber Mendonça Filho

Prix du scénario - Mademoiselle de Park Chan-Wook

Prix de l'interprétation féminine - Sasha Lane dans American Honey de Andrea Arnold

Prix de l'interprétation masculine - Adam Driver dans Paterson de Jim Jarmusch


Anne Christine Poujoulat, AFP

INÉPUISABLE JEUNESSE - AMERICAN HONEY D'ANDREA ARNOLD

Adam Garner

Il est certains films qui nous font suffisamment plaisir pour qu'on ferme les yeux sur tous leurs défauts, avec American Honey on s'est laissé emporter dans une traversée des États -Unis pleine de fougue et de folie. Après une arrivée enthousiaste de l'équipe du film, qui a monté les marches en dansant sur une musique du rappeur E-40, ceux pour qui l'illusion a fonctionné ont pu s'évader le temps du film.

American Honey deviendra peut-être le nouvel Into the Wild pour notre génération au vu de la manière dont il exalte l'un des fantasmes symboliques de toute jeunesse en perdition : s'évader. La séquence d'ouverture du film nous fait découvrir Star, une fille de dix-huit ans, en train de fouiller dans des bennes à ordures avec deux enfants dans le but de trouver de quoi manger. La situation compliquée dans laquelle vit la jeune fille nous aide à mieux comprendre sa volonté de s'échapper, de tout laisser derrière elle. Son échappatoire, c'est Jake (interprété par Shia LaBeouf) et la troupe de vendeurs de magazines déjantés avec laquelle il voyage d'une ville à l'autre des États-Unis.

Liberté chérie

Tôt le matin, Star s'enfuit par la fenêtre, dépose les deux enfants auprès de leur mère pour les protéger du père ivrogne avant de rejoindre Jake et le reste du convoi pour s'engager dans l'aventure. Ce groupe d'une dizaine de jeunes est une invention assez inouïe de la part d'Andrea Arnold. Le groupe est composé de jeunes de tous les horizons (on y retrouve d'ailleurs Arlette Holmes, que l'on avait eu la joie de découvrir dans Mad Love in New York des frères Safdie) et semble être une sorte de mutation contemporaine des hippies des années 1960. Cela dit, la grosse différence avec les hippies c'est que le groupe d'American Honey est mené par une chef, Krystal (interprétée par Riley Keough), qui est plus autoritaire que bon nombre de chefs d'entreprise et pour qui le mot d'ordre c'est de gagner un maximum d'argent. En ce sens, la bande à Krystal porte en elle un réel paradoxe : malgré la folie, l'alcool et la drogue qui mouvementent leur voyage (en bref, l'apparente «liberté») ils sont tous soumis à la logique capitaliste du profit. Cette obligation de gagner un maximum d'argent défendue par Krystal tient chacun des vendeurs grâce à deux menaces : celle d'être laissé sur le bord de route et celle de devoir se battre avec l'autre vendeur qui aura fait le moins de profit durant ce qu'ils appellent la «loser night».

Mais la force d'American Honey c'est de ne jamais condamner ni Star, ni Jake, Krystal et le reste du groupe, de les laisser vivre malgré tous les dysfonctionnements de leur mode de vie. La facilité aurait été d'exalter un bonheur éphémère tout au long de ce road-movie avant de lui porter un coup final pour rappeler au spectateur que l'on ne peut pas vivre d'une telle façon (c'est à cette structure qu'obéit Into the Wild en insistant lourdement sur la manière dont le personnage principal a fini). Andrea Arnold refuse d'étouffer son film et les plaisirs qu'il contient au nom du moralisme : American Honey se donne comme une dépense d'énergie pure, sans fin et sans but.

La forme épouse le fond

Pour ce film, Andrea Arnold choisit de combiner un format en 4:3 avec une caméra constamment en mouvement. Ce choix de format peut sembler quelque peu inattendu pour un road-movie au cours duquel un

format plus large aurait pu servir à capturer les différents paysages dans toute leur splendeur. Mais refermer le cadre semble répondre à deux exigences qui dépassent de loin l'occasion ratée des paysages. D'abord, celle de se rapprocher des personnages qui sont la seule chose qui importe (même lorsque la van est en route, on filme de l'intérieur les individus et leurs discussions plutôt que d'insister sur le mouvement du véhicule et du groupe). La seconde hypothèse que l'on peut faire, c'est qu'Andrea Arnold se sert de ce cadrage très serré pour que ce soit la forme même du film qui vienne restreindre l'apparente liberté que le film cherche à exalter : la soumission des corps à des bords de cadre tranchants rejoint la pression mise en place par la nécessité du profit. En outre, le film parvient à utiliser ce cadre serré à merveille avec le conjuguant avec une caméra à l'épaule parfaitement maîtrisée qui donne un réel dynamisme au film. On peut souligner notamment la réussite des scènes de sexe face auxquelles la caméra opère de nombreux recadrages sans jamais couper, de manière à nous faire partager la frénésie de l'instant.

En plus de tout ça, le film propose une bande-originale digne de nos soirées les plus enflammées avec la crème du rap américain (Juicy J, Rae Sremmurd ou encore E-40), et, sur un autre registre, la chanson qui a donné son nom au film : American Honey de Lady Antebellum. On peut aussi tirer nos chapeaux aux différents acteurs que le film nous donne à découvrir avec plusieurs premiers rôles (dont Sasha Lane, ex-serveuse, qui est simplement incroyable).

En bref, certains diront qu'American Honey est un film sans intérêt, trop long pour ce qu'il a à raconter… mais pour ceux qui, comme Star, avaient grand besoin d'échapper à leur quotidien, ce film est une libération.


Parts & Labor LLC - Pulse Films Limited - The British Film Institute - Channel Four Television Corporation

UN DEMI-SIÈCLE DE RETARD - LOVING DE JEFF NICHOLS

Adam Garner

A vouloir enchaîner ses films un peu trop rapidement, Jeff Nichols semble avoir donné naissance à une coquille vide avec Loving (présenté en compétition officielle) qui succède de très près Midnight Special chronologiquement. Avec son histoire d'amour empêchée par la question du mariage interracial, le réalisateur américain ne semble pas avoir pris le temps de chercher plus loin que le bout de son nez.

En effet, on aura vu de tout durant cette 69ème édition du Festival de Cannes (et c'est pas fini), mais avec Loving on aura surtout eu l'impression d'avoir déjà tout vu et revu. Le film retrace un fait historique qui, à partir de l'amour qui unissait deux personnes de couleurs différentes, a abouti à une modification de la Constitution américaine. En bref, le scénario est un mélange entre deux des thèmes les plus abordés de l'histoire du cinéma : une histoire d'amour compliquée et la question raciale. Vous me direz, les histoires d'amour sont un thème que l'on a pas fini d'épuiser au vu de la multitude de possibilités qu'il propose et que les problèmes liés à la question raciale sont loin d'être réglés... Aussi, l'intérêt aurait pu être de passer une lumière nouvelle sur cette histoire qui date de la fin des années 1950 en tenant compte de ce que le monde est devenu entre temps. Ou encore d'exploiter la particularité de ce cas qui réside dans la manière dont un événement local (une histoire d'amour) est devenue une cause nationale. Cela dit, Jeff Nichols est bien loin de réactualiser ce fait historique ou d'en tirer plus que ce qu'il raconte sur le papier. Loving semble avoir cinquante ans de retard. Cette fainéantise scénaristique (et son absence de prise de risque) est bien dommage car comme dans ses films précédents Jeff Nichols réalise son film avec rigueur et qualité. On aurait pu espérer que la relation entre les deux amoureux puisse sauver le film de son apparente banalité mais bien qu'ils soient très bien interprétés par Joel Edgerton et Ruth Negga, l'amour entre Richard et Mildred Loving n'a rien d'innovant. En bref, on en vient à se demander ce qui a bien pu pousser Jeff Nichols à délaisser la fantaisie de Midnight Special pour faire un film pareil ; serait-ce dans le seul but d'avoir une bonne excuse pour fouler le tapis rouge ?

L'échec de Loving ne tient à pas grand-chose, le film est bourré de qualités et certaines séquences (notamment l'intrusion de Michael Shannon, journaliste, dans le quotidien des Loving) fonctionnent très bien. Ce qui manque, outre la réactualisation des enjeux abordés, c'est ce dépassement du banal et du quotidien (le grain de folie qui donnerait son charme à la sobriété du film) que l'on trouvait dans les autres films de Jeff Nichols, que ce soit grâce au fantastique dans Midnight Special, à l'irruption du personnage de Matthew McConaughey dans Mud, ou à l'évolution de la paranoïa de Michael Shannon dans Take Shelter.


Big Beach, LLC

LE NORD MORD UN PEU TROP FORT - MA LOUTE DE BRUNO DUMONT

Adam Garner

Suite au succès de son P'tit Quinquin, Bruno Dumont fait son retour en grand avec Ma Loute qui a été présenté en compétition officielle en ce début de semaine

En quelques mots, il s'agit d'un film d'époque (sans trop qu'on sache laquelle) dans lequel une enquête menée au sujet de « disparitions » nous donne à découvrir des personnages en tout genre. Pour ceux qui ont eu la chance de voir Le P'tit Quinquin, vous aurez sûrement remarqué qu'il y a une certaine impression de déjà-vu. En effet, avec Ma Loute, Bruno Dumont semble avoir essayé de refaire son dernier film en plus grand, peut-être d'oser certaines choses sur lesquelles il s'était freiné. Ma Loute partage bon nombre de points communs avec Le P'tit Quinquin, si l'on met de côté cette culture du Nord de la France qui dépasse très largement ces deux films dans la filmographie de Bruno Dumont, on peut reconnaître qu'ils partagent une structure narrative très similaire. Le choix de l'enquête policière est utilisé dans les deux films comme un prétexte pour se confronter à chaque personnage un à un, Dumont malmène son intrigue au profit de nombre de digressions liées au caractère de ses personnages. Cela dit, dans Le P'tit Quinquin, l'enquête suscitait une réelle interrogation chez le spectateur et le dénouement final tentait d'y répondre (quoique de façon très ouverte) alors qu'ici, le mystère est résolu très rapidement et évacué, ce qui laisse le film sombrer peu à peu dans une dérive que les pirouettes de Fabrice Luchini et Juliette Binoche ont bien du mal à sauver.

A vouloir faire les choses plus grandes qu'elles ne le sont, Bruno Dumont a fait de Ma Loute une version affadie et artificielle de son propre univers. Il a lui-même dit en conférence de presse que c'était le devoir de chaque réalisateur de filmer ce qu'il connaît, les lieux d'où il vient, or avec Ma Loute, Bruno Dumont retire au Nord toute son charme (l'accent subsiste malgré tout). La présence d'acteurs qui n'ont rien de nordistes et d'un travail de la photographie dont les teintes bleutées artificielles n'appartiennent à aucune géographie autre que celle des logiciels de montage condamnent l'authenticité sur laquelle Bruno Dumont avait mis la main. De la même manière, cet humour étrange que l'on trouvait dans ses films précédents et qui semblait résulter d'une forme d'incompréhension face à l'attitude d'un personnage ou l'absurdité d'une situation, a pris une mauvaise allure. Dans Ma Loute, lorsqu'il faut rire, tout le monde sait pourquoi, certaines des répliques-blagues semblent être tout droit venues des Visiteurs.

Pour finir sur une note positive, on peut tout de même souligner le plaisir que l'on a eu à découvrir certains jeunes acteurs tout à fait intéressants comme Brandon Lavieville (tout droit venu de Calais) qui assure le rôle de « Ma Loute » pour sa première apparition au cinéma.



Roger Arpajou

SAVOIR CRAQUER SON SLIP - TONI ERDMANN DE MAREN ADE

La jeune réalisatrice allemande Maren Ade revient avec un nouveau long-métrage après plusieurs années passées dans la production (notamment sur Les Mille et une nuits de Miguel Gomes, présent à Cannes l'an dernier). Son nouveau film, Toni Erdmann, est présenté aujourd'hui en compétition officielle.

Adam Garner

Durant la projection presse qui se déroulait en salle Debussy hier après-midi, la salle a applaudi certaines séquences au beau milieu du film à plusieurs reprises. S'il n'est pas rare durant le festival que l'on applaudisse à tout va, Toni Erdmann semble néanmoins avoir suscité une certaine euphorie qu'il fait bon de partager. Long de ses 2h42, le film apparaît comme un appel à prendre les choses avec plus de légèreté, on en sort éprouvé mais comme délivré d'un poids.

Toni Erdmann, c'est un père de famille qui s'inquiète de la vie que mène sa fille dans le cadre de son travail de consultante pour une grande entreprise, et qui décide de lui rendre visite en Roumanie pour l'aider à être heureuse. Dans l'ensemble, le film se donne à la fois comme une très belle leçon de philosophie vis-à-vis de la place des individus dans le monde contemporain et comme l'exploration d'une relation père/fille quelque peu particulière.

En effet, le rythme du film est dicté par ses personnages que l'on prend le temps de connaître amplement. Toni, le père, apparaît comme un farceur au grand cœur qui adore se déguiser, c'est un personnage attachant et dual. A l'inverse, sa fille apparaît constamment prise par le stress du travail, elle n'est présente que physiquement, toujours la tête ailleurs. Autour de ces deux personnages là, le film parvient à éviter de devenir un parcours initiatique durant lequel il serait clair dès le départ que le père détient une vérité incontestable au sujet du bonheur. Au contraire, le film prend le temps et fait place à de nombreuses variations au sein de la relation entre les deux personnages.

Par ailleurs, on peut dire que le film provoque chez le spectateur le même effet que Toni a sur sa fille grâce à un travail de mise en scène remarquable (le film réserve par exemple une scène de chant sortie de nulle part qui a coupé le souffle à toute la salle) et grâce à un humour léger qui passe par les différentes plaisanteries du père. Enfin, ce qui sauve le film du caractère pesant que les « récits de vie » peuvent avoir, c'est la manière dont il intègre une dimension quasi fantastique à travers les apparitions et réapparitions inattendues de Toni. Après une demi-heure de film, on finit par penser qu'il se cache derrière toutes les portes et dans tous les placards !

Le jour où vous en aurez ras-le-bol, que vous aurez besoin d'un peu de tendresse et d'humour, allez voir Toni Erdmann.


Komplizen Films

RETOUR AU DRAME SOCIAL - MOI, DANIEL BLAKE DE KEN LOACH

Adam Garner

Un accent britannique bien prononcé, les quartiers industriels de l'Angleterre et des individus en difficultés : après un Jimmy's Hall sans grand effet, Loach revient sur des sentiers qu'il a déjà lui-même battu, ceux du drame social.

L'histoire est celle d'un homme, Daniel Blake, contraint d'arrêter de travailler à cause de ses problèmes cardiaques. Le problème est que la «professionnelle de la santé» qui l'évalue considère qu'il est apte à travailler. À partir de là, Daniel se trouve bloqué dans une sorte d'entre-deux administratif dont il aura bien du mal à sortir. Ce qui est surprenant avec ce film c'est la multitude d'enjeux dont il traite : inadaptation des anciennes générations avec le monde actuel, les défauts d'une administration trop rigide, les conséquences de la pauvreté quotidienne sur l'individu. Loach marque un retour plutôt réussi avec un drame qui, même s'il n'apporte rien de nouveau dans sa filmographie (sauf peut-être une réactualisation des problèmes sociaux), garde une forme de fraîcheur du fait de sa sincérité, de son humanité que le film doit à ses acteurs. Mais, car il y a toujours un mais, le défaut du film semble être sa linéarité… Face à ce «récit de vie» qui ne connaît pas tellement d'autres détours que les obstacles sociaux que rencontre le personnage principal, l'utilisation redondante du fondu au noir comme transition passe-partout semble dénoncer une faiblesse de montage ou une absence de réflexion sur le film dans sa globalité.


Le Pacte

PSYCHÉ, INDÉ ET NUITS BOTANIQUES

Sofia Touhami

Dans le cadre des Nuits Botaniques (12-22 mai), nous avons pu assister à une soirée musicale entièrement dédiée au psychédélisme. Fugu Mango, Bon Voyage Organisation, Joy As A Toy et La Femme étaient de la partie pour nous faire passer un moment mémorable.

Un cadre hors du commun

Les Nuits Botaniques ne sont pas des nocturnes de jardinage, comme on pourrait le croire. Il s'agit d'un des festivals bruxellois les plus attendus. Annonçant le début de la saison musicale de la capitale, il ne manque pas à son devoir de donner le ton pour le restant du trimestre. Les Nuits se déroulent au milieu d'un cadre fantastique. D'un côté il y a la serre, qui renferme autant de plantes exotiques que de salles de concert intimistes. De l'autre, il y a le jardin botanique, création végétale graphique dont on ne cesse d'admirer la beauté, au milieu de laquelle on a planté pour l'occasion le chapiteau des Nuits.

Au centre de ce lieu magique, il y a nous, petits spectateurs friands de bonne musique comme Bruxelles sait en offrir. Le public des Nuits Botaniques est reconnaissable entre mille. Il attire particulièrement la jeunesse étudiante (dont les locaux se situent à deux pas de là) et les professionnels de la musique. Il n'est pas rare, en effet, de croiser un journaliste parisien ou un manager européen dans la foule.

Les Nuits, c'est l'avant-garde

En une soirée, la programmation a su nous donner un bon aperçu de ce qu'est la scène psychédélique actuelle. C'est bien là le rôle de ce festival : définir les tendances. En faisant confiance à un instinct infaillible, les programmateurs effectuent une double manœuvre de génie. D'une part, ils amènent en Belgique tout ce qui cartonne à l'étranger et nous font découvrir les petits groupes indépendants qui font fureur un peu partout dans le monde. D'autre part, ils font décoller la carrière d'une multitude de petits groupes qui côtoient les têtes d'affiche tant attendues.

Le belgian rock au premier plan

C'est tout d'abord Joy As A Toy qui a pris possession du chapiteau. Les premiers accords de basse ont amené le public à se réunir devant la scène. De plus en plus de groupes s'articulent autour de la basse. Il en va d'une certaine logique, puisque la voix du chanteur a d'autant plus de force si elle est appuyée par une ligne de basse martiale et entêtante. Joy As A Toy suit cette nouvelle tendance, ce qui a pour effet de happer en un clin d'œil quiconque pose les yeux sur le chanteur du groupe. Entre folie dans les transitions, et hypnose irrésistible de ce rock indé si caractéristique de la jeunesse bruxelloise, le groupe a donné le ton de la soirée : «soyez barrés,

tout le monde s'en fout, on est ici pour profiter».

Atmosphère tropicale

Deuxième ambiance, deuxième plongée dans l'univers dément des jeunesses musicales. C'est cette fois-ci Bon Voyage Organisation qui monte sur scène et qui nous livre un show pour le moins épatant. Il s'agit tout d'abord d'installer une ambiance. Un léger synthé, des percussions discrètes, puis le tout qui s'intensifie, ce qui a pour effet d'alourdir l'ambiance. En cette chaude soirée du mois de mai, Bon Voyage Organisation a su, dès l'introduction de la prestation, nous transporter dans les tréfonds d'une jungle tropicale, ou dans un coin perdu d'Asie où tout reste à découvrir. Que dire de cette chanteuse merveilleuse, dont la beauté n'a d'égal que l'énergie. Toujours en mouvement, elle entraine dans ses danses endiablées et incessantes toute l'âme de la foule. Il est illusoire de croire que l'on peut résister à la tentation de bouger frénétiquement sur ces sons étranges, sur cette voix si aiguë et si profonde à la fois. Le tableau scénique de Bon Voyage Organisation est un chef d'œuvre, tant dans l'équilibre musical dont font preuve ces fous de rythmiques, que dans le rendu extérieur que le groupe offre à ses spectateurs.

Un fùgù pour la table 7

Le fùgù est un poisson extrêmement toxique que seuls les chefs japonais licenciés peuvent cuisiner. Correctement cuisiné, c'est un des plats les plus raffinés au Japon. Fùgù Mango, c'est exactement la même chose. Si vous ne vous trouvez pas dans de bonnes conditions pour écouter le groupe, vous croirez juste entendre un énième groupe librement inspiré des sonorités orientales et africaines. Mais si vous vous plongez entièrement, corps et âme, dans cet ensemble grandiose, vous remarquerez qu'une multitude de détails tout bonnement géniaux font de ce groupe l'un des piliers de la musique de demain. Tout est absolument génial, chaque titre de Mango Chicks, l'EP du groupe, est une pépite. La voix électrisante et androgyne du chanteur a le don de nous transporter en un vibrato vers des contrées lointaines et exotiques. Le percussionniste polyvalent qui joue tantôt du djembé, tantôt des percussions dont on ne connait pas le nom tant elles sont étranges, n'a de cesse de dicter au public un rythme frénétique qui amène sans d'autre choix à la danse tribale. Perchés ou parfaitement conscients, les spectateurs n'ont pas arrêté une seule seconde de s'agiter durant le concert, comme si un pouvoir vaudou avait une emprise sur la salle. En dehors des titres du groupe, une reprise a particulièrement marqué. En effet, le mythique Golden Brown des Stranglers version bossa-nova sous héroïne n'a laissé personne indifférent. Chapeau pour l'audace du cover et le résultat probant de cette expérience musicale.

C'est comme un orage qui vient pour rompre le silence

Il fait maintenant totalement nuit et c'est dans cette obscurité presque totale que La Femme impose son style. Cela faisait longtemps, très longtemps, que La Femme n'avait plus fait décoller une salle belge. Le retard a très vite été rattrapé. L'assistance n'attendait plus que cette femme aux ongles tentaculaires pour qu'elle la prenne par la main et rompe enfin ce silence. Il y a tant à dire sur cette prestation. Mais à quoi bon décortiquer méthodiquement chaque technique utilisée quand le rendu final est aussi merveilleux ? Un Marlon survolté au clavier, une Clémence au chant en osmose complète avec son art, un Sacha dévastateur avec pour seule arme sa guitare. Que demander de plus qu'une prestation au paroxysme du délire psychique et psychotique ? Les classiques ont fait plaisir aux fans de la première heure. Quel bonheur d'entendre toute une salle hurler « ANTI TAXI » comme si cela avait du sens pour tout le monde. Mais quel bonheur également de découvrir les nouveaux titres que le groupe a jalousement caché pendant plus de trois ans. Sphinx, qui n'avait pas convaincu tout le monde au départ, a notamment laissé place à Mycose titre qui rappelle aux adeptes du groupe que la dérision et le génie musical n'ont jamais été ennemis. Psycho Tropical Berlin aura enfanté d'un album encore meilleur que ce que l'on pouvait imaginer. Plus mûr que le premier opus certes, mais toujours aussi fou dans la construction et plaisant à chantonner comme à crier.

En bref, la nuit chaude du 13 mai nous aura appris que la scène belge a encore de beaux jours devant elle, tant dans le rock assumé que dans le psychédélisme exotique. Avec les appuis français de Bon Voyage Organisation et La Femme, Fugu Mango et Joy As A Toy ne peuvent que se sentir heureux et satisfaits d'être mis sur le même pied d'égalité que ces monstres sacrés de la nouvelle génération. Les Nuits Botaniques nous ont encore une fois séduit, et c'est absolument certains qu'elles continueront à le faire années après années.

BREXIT : TO LEAVE OR NOT TO LEAVE ?

Astrig Agopian

That is the question. Le 23 juin prochain aura lieu au Royaume-Uni le référendum qui devrait décider si le pays restera ou non au sein l'Union Européenne. Les avis divergent encore mais l'éventualité d'un Brexit semble devenir de plus en plus plausible.

Le Premier Ministre David Cameron avait promis d'organiser un tel referendum s'il gagnait l'élection générale en 2015. Cette promesse il l'avait faite en réponse aux plaintes des députés conservateurs de son propre parti et de ceux du UK Indepence Party (UKIP), qui se plaignaient de ne plus pouvoir s'exprimer quant à l'Europe depuis 1975. Ils affirment que l'Union Européenne prend de plus en plus de place et de décisions dans leur pays, mettant en danger sa souveraineté.

La question posée au référendum sera formulée de la façon suivante : « Le Royaume-Uni devrait-il rester un membre de l'Union Européenne ou quitter l'Union Européenne? ». Brexit est la combinaison des termes Britain et exit (sortir en anglais) et désigne désormais la sortie du Royaume-Uni de l'UE.

Selon les sondages, la population est réellement divisée. Les électeurs de UKIP, une bonne moitié des conservateurs mais aussi des députés du Labor Party sont en faveur d'un Brexit. Ils voient l'Union Européenne comme un frein et une menace pour le pays. Ils sont également inquiétés par la question des migrants, qui continuent d'affluer vers l'Europe, et dont un certain nombre essaie chaque jour de passer de Calais à la Grande-Bretagne.

Le Premier Ministre lui-même est opposé à un Brexit ainsi que la majorité des membres de son gouvernement. Le Conservative Party est neutre mais ses membres sont divisés entre les deux positions, tandis que la position des partis Labor Party, Lib Dems est officiellement contre un Brexit. La France, l'Allemagne et les Etats-Unis se sont prononcés contre l'idée d'un départ du Royaume-Uni également.

La question essentielle du débat est la suivante : quelles seraient les conséquences d'un Brexit pour le Royaume-Uni et pour l'Europe ? Si le RU quitte l'UE, il devra négocier un nouvel accord avec les pays européens pour des échanges économiques et financiers facilités. Les modèles suisse et norvégien sont brandis en exemple par les pro-Brexit. Mais ceux qui veulent rester affirment qu'un divorce à l'amiable de cette façon est impossible. La France, l'Allemagne et les autres membres de l'UE ne laisseraient pas, selon eux, le RU entrer et sortir du marché européen à son aise. Concernant l'emploi, les pro-Brexit affirment qu'il y aurait un boom phénoménal grâce au rejet des règles maintenant imposées par l'UE. Les anti-Brexit prévoient eux une catastrophe et des délocalisations en masse vers des pays européens où la main d'œuvre est moins chère.

Mais l'enjeu ne semble pas être qu'économique. Il est politique et symbolique. Si le Brexit a effectivement lieu, ce serait un retour en arrière dans le processus de construction européenne. Si c'est bien sûr une union qui est basée sur l'économie, elle a été imaginée très tôt comme une entité politique qui grandirait grâce à de plus en plus d'intégration. Les britanniques ont toujours été plus ou moins frileux à l'idée d'Etats Unis d'Europe. Mais quitter l'UE « pour de bon » serait symboliquement très fort et enverrait un message d'échec. Les relations entre les membres restants en seraient probablement également chamboulées…Alors Brexit or not Brexit ? Réponse bientôt.



Actualité

LA MODE ISLAMIQUE : UNE POLÉMIQUE QUI PREND DE L'AMPLEUR

Charlotte Jouhanneau

Depuis les années 1970, les grandes marques s'intéressent au marché du Moyen-Orient, mais pour la première fois, elles proposent aujourd'hui des tenues entièrement islamiques. C'est une mode qui touche des points sensibles, à la fois politiques et religieux.

Quand les grandes marques de prêt-à-porter s'approprient le voile

Depuis septembre dernier, quand H&M a lancé une collection mettant à l'affiche une femme portant un foulard, la célèbre marque britannique Mark&Spencer propose dorénavant des «burkinis» et Dolce Gabana a lancé sa première collection de hijabs et d'abayas en ce début d'année. Ces marques investissent le marché de la mode islamique tout en sachant que cela leur permettra de conquérir de nouvelles parts de marché.

Ce voile couvrant uniquement la chevelure de la femme était jusqu'à aujourd'hui délaissé du monde de la mode. Aujourd'hui, cet accessoire ne prolifère plus seulement dans les rues, mais aussi dans les pages modes des magazines.

Une nouvelle mode qui fait polémique

Pour la première fois, les grandes enseignes internationales de renom s'ouvrent à ce marché en proposant des collections de voiles ou de tenues traditionnelles, ce qui suscite des controverses.

Pour répondre à la polémique, la marque H&M avait annoncé, au lancement de sa collection : «Nos collections permettent à chacun d'habiller sa personnalité mais n'encouragent pas un choix de mode de vie en particulier».

De nombreux appels au boycott ont été lancés et beaucoup s'inquiètent de la «banalisation» du produit. Certains reprochent aux grandes marques de faire la promotion de l'enfermement de la femme en échange d'opportunités économiques.

La ministre des Familles, de l'Enfance et des Droits des femmes, Laurence Rossignol qualifie d'irresponsables les marques qui investissent ce nouveau marché et soutient le boycott. Un collectif d'associations féministes a apporté son soutien à la ministre en mars dernier, après ses propos polémiques sur les vêtements islamiques.

Savoir concilier style et religion

Malgré la polémique qu'elle suscite, la mode islamique est aussi légale que banale. C'est une offre qui répond à une demande réelle.

Les femmes qui portent le voile aiment la mode, le choix et souhaitent trouver un style qui leur corresponde. Après tout, on peut être fan de mode tout en étant musulmane.

De nombreuses youtubeuses beauté en parlent, comme la bloggeuse de mode Assma Faress. Pour elle, la polémique n'a pas lieu d'être : afficher sa beauté n'est pas quelque chose d'incompatible avec l'islam. De plus, de nombreux sites internet et comptes Instagram rassemblent des photos de femmes fans de «modest wear» ou «mode pudique «. Ce qui permet à de nombreuses femmes de s'inspirer afin de pouvoir adapter les tendances à leur règle de vie.

La multiplication de ces lignes de vêtement vient répondre aux demandes d'un marché croissant. C'est une évidence économique qui permet également l'égalité et la tolérance. Une nouvelle tendance et une polémique qui nous prouve que porter le voile tout en étant coquette n'est pas un paradoxe.



UNIQLO

LE RAP, L'ART DE LA PROVOCATION

Cassandre Tarvic

Musique

Le rap est aujourd'hui une forme musicale démocratisée qui trouve un public très éclectique. Les rappeurs sont programmés dans les festivals aux côtés de groupes de rock et de chanteurs pop ; la place du rap sur la scène musicale française n'est plus à mettre en doute. Mais il se heurte encore à l'incompréhension d'un public dérangé par la provocation, qui la voit comme une incitation à la violence.

Le rap allie musique et sens. Il fait des rappeurs les poètes des temps modernes, s'amusant avec les mots comme un Brassens ou un Gainsbourg. Mais il représente également un style musical proche de la culture jeune et urbaine, trouvant ses origines dans le Bronx et plus largement dans le « ghetto », empreint d'une certaine violence. C'est une violence que l'on retrouve dans la musique en elle-même, avec des instrus et une diction qui peuvent être agressifs, et dans les paroles. Le rap est un genre brut, parfois vulgaire, qui s'appuie bien souvent sur la provocation.

Il apparaît comme un exutoire, mais aussi comme un média de contestation et de dénonciation avec le développement du « rap conscient ». En fait, on peut comparer le rap à n'importe quelle forme d'art engagé et contestataire, qui fait de la subversion un élément essentiel à la création. Le regard de l'artiste sur le monde qui l'entoure et la dénonciation, via la provocation, des travers de la société sont des thématiques millénaires de l'art, que le rap s'approprie dans son propre univers.

Médine, dont la voix rauque et les titres polémiques reflètent l'engagement politique, est l'illustration de ce rap conscient, percutant, dérangeant. Son titre Don't Laïk, sorti en 2015, a notamment créé une large polémique : il s'attaque à la question de la laïcité en France, dénonçant le traitement inégal des religions face à celle-ci, et citant les noms de Nadine Morano, Jean-François Copé et Pierre Cassen comme étant les « démons » de cette « valeur » « vieille de cent dix ans ».

Visiblement mal compris, l'artiste s'est vu sévèrement critiqué, parfois interdit d'antenne, sous prétexte de faire l'apologie du terrorisme dans ses chansons. Plus largement, la provocation dans les textes rappés est souvent perçue comme une incitation à la violence, s'adressant notamment à un public jeune et à la dérive. Mais, soyons clairs, le public rap n'est pas plus idiot qu'un autre et est capable de comprendre l'ironie comme le second degré.

La provocation peut alors être un frein à l'essor du rap, à l'atteinte d'un auditorat plus global. Les polémiques créées relèvent à

la fois d'une incompréhension de la violence dont le rap est empreint, liée à une mauvaise connaissance du style musical en lui-même, mais aussi d'une idée de convention à laquelle la subversion artistique ne correspond pas. Elle est accentuée par son traitement par les médias qui aiment hurler au scandale en sortant les propos de leurs contextes.

Orelsan lui, avait été traîné en justice par huit associations féministes, notamment à cause de ses titres Sale Pute et St Valentin.

L'issue de son procès lui a été favorable : Orelsan a été relaxé en février 2016 lors de son passage en appel au nom de la liberté d'expression et de la création artistique. Le rap était alors défini comme un mode d'expression par essence provocateur voire violent et les propos attribués, non pas à l'artiste mais au personnage qu'il incarne dans ses morceaux, le reflet d'une « génération désabusée et révoltée ». Les magistrats ont alors conclu que « le domaine de la création artistique, parce qu'il est le fruit de l'imaginaire du créateur, est soumis à un régime de liberté renforcé ».

Cette décision est donc une réelle bonne nouvelle pour la scène rap française, lui permettant d'accéder à une certaine légitimité en tant que création artistique et mode d'expression propre. Toutefois, elle peut mener à des abus. Il faut alors faire une différence de fond : le philosophe Dany-Robert Dufour soutenait l'idée selon laquelle une œuvre peut être provocante quand elle est inspirée, mais jamais si elle est conçue dans le seul but de choquer.

La provocation est une caractéristique essentielle du rap, mais à laquelle on ne peut le réduire, sous peine de n'être plus qu'un flot de violence gratuite.


Pierre Andrieu

LES SÉRIES : LA NOUVELLE OBSESSION 2.0

Marion Collot

« Tu as regardé le nouvel épisode de Game of Thrones ? », « Elle sort quand la nouvelle saison de The Walking Dead ? » ou « La bande-annonce de la nouvelle saison d'Orange is the New Black est top ! », autant de phrases que l'on entend par dizaines ces derniers temps, même lorsque l'on n'est pas soi-même consommateur de séries. Face à la montée en puissance du phénomène séries, le web s'est adapté afin de répondre au mieux à cette demande grandissante, modifiant par la même occasion nos habitudes de consommation de séries.

Écrans

Les séries : la nouvelle passion connectée

Si le concept de la série – une intrigue qui s'étend sur plusieurs épisodes – n'est en lui-même absolument pas nouveau, l'engouement pour ce type de programmes est de plus en plus important.

De l'univers fantastique gore d'American Horror Story à l'univers post-apocalyptique de The Walking Dead ou médiévale de Game of Thrones, en passant par l'univers carcéral américain d'Orange is the New Black, il en faut pour tous les goûts et les genres se diversifient de plus en plus. Les univers sont aussi variés que les personnages que l'on suit au fil des saisons, à tel point que chacun peut aisément trouver une série à son goût tant le choix est large.

Aujourd'hui et grâce au système de vidéos à la demande, il n'est plus question de regarder uniquement les programmes qui passent à la télévision une fois par semaine, et de ce fait devoir attendre la semaine suivante pour connaitre la suite. Les services de SVOD (subscription video on demand) modifient nos habitudes de consommation de séries en offrant une flexibilité et un choix toujours plus grand ; exit les contraintes de dates et d'horaires imposées par les chaînes de télévision, aujourd'hui on peut visionner sa série n'importe où, n'importe quand et autant de temps qu'on le souhaite, à condition d'avoir une connexion à Internet. Ainsi, on est passé de « je regarde Desperate Housewives à la télévision à l'heure et à la date imposée par la chaîne » à « je regarde cette nouvelle série que je viens de découvrir et dont j'enchaîne les épisodes tant que je le veux ».

Le web s'adapte à cette nouvelle passion : entre SVOD, illégalité et streaming

L'Internet n'a alors pas eu d'autre choix que de s'adapter à cette nouvelle lubie connectée et propose de plus en plus de moyens pour faciliter le visionnage des passionnés de séries, et des plateformes se créent pour répondre à la demande grandissante. A commencer par le désormais célèbre Netflix, débarqué en France en 2014. Outre le fait de proposer des vidéos – qu'il s'agisse de séries ou de films – à la demande et en illimité par un système d'abonnement, le site propose également ses propres séries, comme les très connues House of Cards ou Orange is the New Black en 2013, Narcos en 2015 et plus récemment Marseille en 2016. Le succès fulgurant et souvent instantané des séries originales de Netflix illustre clairement l'engouement croissant qui se crée autour du phénomène séries, engouement sur lequel surfe le géant de la SVOD en proposant des contenus toujours plus variés pour attirer et satisfaire le plus grand nombre.

Par ailleurs, le service de SVOD apparaît comme une alternative au téléchargement illégal, auquel bon nombre de fans de séries avaient recours via des plateformes comme Cpasbien, référence en matière de téléchargement de torrents ; un procédé de partage de fichiers qui permet de télécharger du contenu via le net. Grâce à une mise à jour très régulière des nouveautés en matière de séries, les plus grands consommateurs

y trouvent leur compte avec des milliers de torrents à télécharger, quitte à tomber dans l'illégalité.

La SVOD est également une alternative au streaming, que des centaines de sites comme Cacaoweb proposent sur la toile et qui consiste non pas à télécharger un fichier avant de pouvoir le regarder, mais à le regarder en ligne. Si regarder un contenu gratuitement en ligne semble être idéal pour les consommateurs de séries, le streaming offre la plupart du temps une qualité d'image moyenne voire médiocre, et les bugs sont fréquents. En outre, le visionnage n'est souvent pas illimité, et il faudra alors, une fois la limite de temps atteinte, attendre un certain temps ou payer une certaine somme pour pouvoir continuer à regarder un contenu en streaming.

Les sites consacrés aux séries se font eux aussi de plus en plus nombreux, avec notamment des sites comme Serial Watcher, sur lesquels on retrouve toute l'actualité sérististique à travers des critiques, les dernières sorties, des bandes-annonces, des classements, des forums pour échanger avec d'autres fans… De quoi suivre l'actualité de nos programmes favoris et faire au passage de belles découvertes.

Une modification des habitudes de consommation qui n'est pas sans conséquences : le binge watching

La multiplicité des plateformes consacrées à cette nouvelle passion que sont les séries n'est pourtant pas sans conséquences. En effet, si regarder un ou deux épisodes le soir avant d'aller se coucher semble être un acte anodin, le développement de la vidéo à la demande et l'accès illimité aux contenus facilite énormément le gavage sériistique : c'est ce qu'on appelle le binge watching. Cette nouvelle pratique culturelle, apparue dans la continuité des nouveaux procédés de visionnage, consiste à enchaîner les épisodes d'une même série les uns à la suite des autres sur une période relativement longue, s'étalant souvent sur plusieurs heures.

Outre le fait que regarder un écran durant de longues périodes est nocif notamment pour les yeux, le binge watching est aussi vecteur d'un repli sur soi, jusqu'à conduire à une véritable dépression. Le site NPR, dans son article Does Binge Watching Make Us Depressed ? Good Question, évoque une étude menée par un étudiant de l'Université du Texas, Yoon Hi Sung, qui met en relation la pratique du binge watching avec les symptômes de la dépression et de la solitude. Cette étude tend à démontrer que les personnes qui regardent le plus de programmes auraient tendance à être plus déprimées. Si l'étude ne démontre pas de manière incontestable que le binge watching peut conduire à la dépression, elle met néanmoins en lumière une connexion entre les deux. Face à la montée en puissance du phénomène séries et par la même occasion de la pratique du binge watching, il faut rester vigilent et faire attention à ne pas sombrer dans une pratique trop intensive qui, comme la plupart des pratiques poussées à outrance, pourrait être nocive.


HBO

BIRNBAUM BRISE LE SILENCE

Courageux livre que celui de Jean Birnbaum. Le journaliste, directeur du Monde des Livres, dépeint sans fard, dans son essai, la difficulté de la gauche – dans son ensemble – à faire face au djihadisme. Passage en revue de cet ouvrage, sobrement intitulé Un silence religieux, la gauche face au djihadisme, paru chez Seuil.

Thomas Philippe

Force spirituelle

Pourquoi tant de réticence ? Telle pourrait être la question posée en substance par Jean Birnbaum dans son essai paru il y a quelques mois. Une question lancée à la gauche, en écho aux attentats de 2015 et à la montée de l'islamisme radical. En fustigeant les rhétoriques politiques et en critiquant le « rien-à-voirisme » ambiant qui dépouille le djihadisme de toute portée religieuse, Birnbaum invite avant tout le lecteur à s'interroger sur ce refus (inconscient ?) d'associer la religion aux phénomènes de radicalisation et de violence.

Étudiant l'histoire de la gauche, Birnbaum s'attarde tout d'abord sur un « non-dit fondateur », celui de la « génération FLN » qui, derrière son engagement anticolonialiste, n'a pas su saisir la portée politique de la religion musulmane à l'aube de l'indépendance algérienne. Derrière un discours habilement décortiqué, l'auteur montre l'aveuglement des consciences face à la construction progressive d'un nationalisme algérien sur la « force spirituelle essentielle de l'islam » selon les documents de l'époque. Un chapitre fort intéressant, à la portée historique et historiographique non négligeable, qui souligne un mutisme peu étudié.

L'équilibre est là

En s'attardant sur l'analyse avant-gardiste de Jacques Derrida, philosophe français mort en 2004, Jean Birnbaum va plus loin dans l'étude du discours de la gauche. « Il faudra discerner : l'islam n'est pas l'islamisme, ne jamais l'oublier, mais celui-ci s'exerce au nom de celui-là, et c'est la grave question du nom dans ce qui arrive, se fait ou se dit au nom de la religion » disait Derrida. Birnbaum poursuit cet héritage et fouille dans une idéologie complexe, de Marx à Foucault. Jamais l'auteur ne tombe dans l'écueil tout trouvé (et maintes fois utilisé) de réduire la religion de millions de personnes aux actions de quelques dizaines. Mais jamais non plus, il ne se réfugie derrière des ornements rhétoriques, ni se cache derrière des formules consensuelles pour aborder la question. L'équilibre est là, et il doit être vigoureusement souligné.

Limiter les phénomènes religieux à des dynamiques passagères, les lier systématiquement à des questions sociales voire économiques : tel pourrait être le bref inventaire des faits reprochés à la gauche par l'auteur. Il invite surtout à ne pas sous-estimer la religion comme force, comme puissance et mouvement qui peut se mettre au service de visions politiques ; il faut comprendre cela pour ne pas réduire le djihadisme à un phénomène réservé à quelques individus nageant en pleine anomie, à quelques désœuvrés en détresse.

Enfin, il souligne la nécessité de considérer l'espérance et l'horizon portés par la religion : quel phénomène mobilise des jeunes de toutes nationalités pour partir au combat ? En parallélisant l'idéologie défendue par les jeunes brigadistes qui s'engageaient en Espagne dans les années 1930 et le djihadisme actuel, Jean Birnbaum ne s'est pas fait que des amis. Certes, mais son analyse mérite le détour et interroge la question religieuse, au-delà des polémiques futiles à répétition.

Rien que pour cela, ce livre aussi inédit que réfléchi doit être lu. Lauréat du « Prix Aujourd'hui » il y a quelques semaines, Jean Birnbaum propose une analyse qui invite tout un chacun à remettre en cause bien des grilles d'analyse et à s'interroger différemment sur de tels sujets.

Un silence religieux. La gauche face au djihadisme, de Jean Birnbaum, Le Seuil, 240 pages, 17 euros.





THE LIBERTINES

MICHEL POLNAREFF

LES INSUS
EX-TÉLÉPHONE

LOUANE

DISCLOSURE

MAJOR LAZER



JAIN

SUEDE

LOUISE ATTAQUE



PIXIES

PAROV STELAR

THE KILLS

JEANNE ADDED

THE AVENER

IBRAHIM MAALOUF

ALAIN SOUCHON & LAURENT VOULZY

NEKFEU

PROGRAMMATION COMPLÈTE ET BILLETTERIE **WWW.VIEILLESCHARRUES.ASSO.FR**

/lesvieillescharruesofficiel @Charrues #charrues16

LA TENDANCE VEGAN EN FRANCE

ÇA MARCHE OU PAS ?

La culture gastronomique française a laissé la porte fermée aux végétariens et vegans, contrairement à ses voisins européens. Pourtant, il serait sage de les laisser entrer !

Agathe Hugel

Le CSA a établi, dans une étude de 2015, que les plats préférés des français sont les fruits de mer, le fameux steak-frites, le poulet rôti, le couscous, la pizza, et puis d'autres plats typiques comme la choucroute et le cassoulet. Pas vraiment varié, puisque un élément revient souvent, si ce n'est tout le temps, dans l'alimentation des français : la viande ! Cliché et réalité : les français aiment la bonne bouffe. Malheureusement, la tendance actuelle est au healthy, tout ce qui est sain, qui peut permettre d'avoir un style de vie équilibré ou qui nous évitera le diabète, le cancer et la mort par consommation de viande. Ce mouvement healthy arrive donc un peu comme un cheveu sur la soupe dans un pays qui préfère manger du cassoulet plutôt que de la salade.

Face à cette opposition culturelle/culinaire flagrante, il est tout naturel de se demander quel est le sort et l'influence de cette tendance en France. Végétariens, vegans, on a tous entendu ces mots. Un végétarien est quelqu'un qui s'abstient de manger de la viande. Et puis le vegan, c'est bien plus extrême : il ne consomme aucun produit issu des animaux, que ce soit au niveau de l'alimentation, de l'habillement ou même des cosmétiques. Rien ne doit provenir de l'exploitation des animaux : viande, miel, cuir, maquillage testé sur nos amis les bêtes, tout ça est interdit.

Être vegan est assez compliqué dans la vie de tous les jours, mais c'est aussi une question d'adaptation : tout ce qu'on perd parce qu'on ne peut pas le consommer, on peut le remplacer. Techniquement, de nombreuxa substituts existent : le lait de soja/noix de coco/amande, le beurre et le fromage vegans, le tofu, et les légumes qui contiennent les protéines et minéraux dont on se « prive »… Il faut reconnaître toutefois que ce n'est pas une simple mise à jour de son style de vie, mais une complète rénovation, qui peut être parfois difficile. Les pays comme l'Angleterre, les Pays-Bas, ou encore outre-Atlantique avec les États-Unis et le Canada, sont un peu plus ouverts à ce style de vie, et on y trouve de nombreux magasins spécialisés voire des alternatives vegans dans des magasins tout à fait « normaux ». En France, pas vraiment, ou alors bien moins… Il y aurait comme un blocage à ce style d'alimentation. La fibre healthy n'a pas encore atteint l'hexagone.

Elle existe toutefois. Mais au-delà d'arrêter de consommer un certain type de produits, il semble que la France, connaisse une tendance plus marginalisée du véganisme : le véganisme militantiste, activiste. Parfois violent (même si ça ne veut pas dire que tous les vegans le sont). Faire ce choix de vie peut avoir de multiples raisons : de simples intolérances alimentaires, un souci pour l'environnement, des arguments éthiques. Il semble qu'en Europe plus qu'ailleurs, le véganisme soit devenu un choix politique et de plus en plus politisé, avec des militants qui stigmatisent les mangeurs de viande et protestent un peu plus violemment à chaque fois.

En définitive, ce que l'on peut retenir de ce mode de vie : ce n'est pas parce qu'on est vegan qu'on ne mange que des pousses d'herbe ou des légumes oubliés même de nos grands-parents. De nombreuses alternatives sont présentes sur le marché mais ont encore besoin d'un peu de temps pour arriver en France, un pays peut-être moins ouvert culturellement à ce type d'alimentation. Les motivations pour devenir vegan sont nobles même si elles peuvent être considérées comme légèrement utopistes. Mais en aucun cas elles ne justifient certaines réactions violentes que l'on a pu voir récemment. Il est temps que plus de français aillent au-delà du cassoulet et du pâté en croûte et découvrent les joies de l'alimentation vegan !


Sarah Well and Full

« TRUMP, EN PIRE » À LA TÊTE DES PHILIPPINES

Laura Dulieu

Le magazine Time l'a surnommé « The Punisher ». Si Rodrigo Duterte est souvent comparé à Donald Trump, ce dernier serait presque sympathique face au nouveau président philippin élu le 9 mai dernier, sur la base d'un programme particulièrement populiste.

On ne compte plus les débordements de Rodrigo Duterte pendant la campagne présidentielle aux Philippines. On se souvient de sa réaction, le 17 avril, sur le viol et le meurtre en 1989 d'une missionnaire australienne à Davao, ville dont il est maire : « J'étais en colère qu'ils l'aient violée, mais elle était si belle. Je me suis dit, "le maire aurait dû passer en premier". » Pêle-mêle, le candidat a également insulté le Pape François (« Le pape est un fils de pute ») à cause des embouteillages provoqués par sa venue ou promis le rétablissement de la peine de mort et l'exécution de 100 000 criminels. Il est aussi accusé de plusieurs assassinats (ce qu'il ne cache pas) ainsi que d'avoir entretenu des escadrons de la mort (le Davao Death Squad (DDS), apparu dans les années 1990 à Davao), responsables de plus d'un millier de morts.

Avocat de profession, Rodrigo Duterte devient maire de Davao en 1988. Après dix ans au pouvoir, il se retire puis est réélu en 2001, 2004 et 2007. S'il a pendant longtemps nié être à l'origine de ces commandos de la mort, il en a fait une véritable plateforme politique : son but est d'éradiquer la criminalité en appliquant la tolérance zéro et des méthodes pour le moins expéditives, dans un pays où la criminalité urbaine reste élevée. Le candidat Duterte s'est donné six mois pour éradiquer la criminalité dans le pays, faute de quoi il démissionnerait.

Il se montre pourtant ouvert aux questions de société comme le mariage gay et souhaite décentraliser le pouvoir dans les provinces du pays. Mais en appelant le « petit peuple » à voter pour lui contre la drogue, la criminalité et la corruption, M. Duterte, 71 ans, a recueilli près de 40% des voix le 9 mai dernier face à Mar Roxas, soutenu par l'actuel président Benigno Aquino. Le système électoral à la proportionnelle ne nécessitant pas le recueil de la majorité absolue des suffrages exprimés, le surnommé « Digong » prend les commandes d'un pays miné par l'absence de résultat des gouvernements précédents en matière de sécurité et de lutte contre la pauvreté et la criminalité. Malgré une croissance annuelle de 6% en moyenne, la plupart de la population n'en bénéficie pas et favorise la diffusion du discours populiste de Duterte.

A l'international, les dirigeants se sont faits discrets suite à ces élections. A l'inverse, les médias internationaux se sont fendus d'une comparaison avec le candidat à la présidentielle américaine, Donald Trump. Pourtant, force est de constater que Rodrigo Duterte semble incarner « Trump, en pire » (M le magazine du Monde, 30/04). Il avait pourtant prévenu : « Oubliez les droits de l'Homme. Si je deviens président, ça va saigner », a-t-il déclaré pendant sa campagne. Il sera investi le 30 juin prochain.


Dondi Tawatao, Getty Images

WAX MANIA
LA MODE OCCIDENTALE S'EMPARE DE LA CULTURE AFRICAINE

Eloïse Prével

Le Wax est un véritable emblème de la mode africaine. Depuis plusieurs mois, on voit ce tissu traditionnel fleurir un peu partout: dans les magazines, dans les collections des marques de mode, dans les campagnes publicitaires et dans la rue. Aujourd'hui, le Wax se voit aussi bien réinterprété par de jeunes marques africano-européennes qui cherchent à se réapproprier cette culture africaine en la mixant avec des référents occidentaux, que par des Maisons de mode occidentales qui y voient une source d'inspiration esthétique. Dès lors que le Wax est abordé comme une tendance, le danger de l'appropriation culturelle n'est jamais très loin. Décryptage de cette frénésie autour du Wax et de la mode africaine.

Wax, kézako ?

Le Wax est une toile de coton qui tient son nom de son cirage (wax en anglais) recto-verso, la rendant ainsi imperméable et imprimée de motifs et de couleurs chatoyantes. Ce tissu qui date du XIXème siècle est en fait une appropriation du batik, un tissu indien, par les colons portugais qui l'importèrent en Afrique subsaharienne dans le but d'en faire le commerce avec les populations locales. Depuis cette période, le marché du Wax s'est ancré durablement dans la culture africaine.

La forme la plus connue de ce textile est le pagne africain, mais la signification des motifs du Wax reste souvent inconnue des occidentaux. En effet, le Wax n'a pas qu'une vocation esthétique : originellement, chaque motif correspond à un message, permettant aux femmes africaines, alors souvent soumises à leur mari, de s'exprimer de manière non-verbale grâce à leurs vêtements. En ce sens, le Wax a joué un grand rôle émancipateur pour la femme. Parmi les motifs les plus appréciés, on retrouve le « Genito » (J'aime les hommes jeunes), le « Tu sors, je sors » (Si tu me trompes, je te trompe) ou encore le « Mon mari est capable » (Mon mari me comble sexuellement).

L'apparition du Wax dans la mode occidentale est récente, de même que les influences de la mode africaine qu'on peut dater à moins de cinq ans. C'est Solange Knowles qui en 2012 sort son clip Losing You dans lequel on la voit évoluer dans des paysages africains, mixant imprimés et couleurs, et qui donne ainsi le coup d'envoi d'une African touch. Dans son clip, on peut voir la jeune chanteuse d'origine afro-américaine accompagnée de sapeurs congolais. La S.A.P.E (Société des Ambianceurs et des Personnes Elégantes), mouvement dont se revendiquent ces hommes vêtus de manière ostentatoire, est un style de vie qui reprend les codes du dandysme en les mixant avec la culture congolaise. A l'image du Wax, le style vestimentaire des sapeurs est aujourd'hui une source d'inspiration non négligeable dans la mode occidentale et française.

Partant de ce constat, beaucoup de marques de mode se sont emparées de ce phénomène, comme si son apparition était récente. Or, le problème de l'utilisation du Wax et de l'engouement que suscite ce dernier, ainsi que la mode africaine de manière plus large, provient de l'utilisation des codes culturels africains, sans forcément en comprendre la signification et les enjeux. Plusieurs marques se sont ainsi brûlées les ailes en flirtant dangereusement avec l'appropriation culturelle...

Appropriation culturelle ou influence ?

L'appropriation culturelle est un thème souvent évoqué ces derniers temps dans les médias. Mais qu'est-ce l'appropriation culturelle au juste ? C'est l'adoption de codes vestimentaires, comportementaux, religieux et/ou plus largement culturels d'un groupe social par un autre. Ce

terme est souvent connoté négativement, et sous-entend que cette appropriation se fait de manière illégitime et que le groupe social à l'origine de ce vol soustrait un aspect identitaire à l'autre groupe social sans en connaître les tenants et les aboutissants.

Récemment, la Maison Valentino a été au cœur d'un débat houleux au sujet de l'appropriation culturelle, concernant une de ses campagnes publicitaires pour la collection Printemps/Été 2016. L'objet de la polémique ne se trouvait pas tant dans les vêtements qui mêlaient les influences africaines avec la griffe Valentino, que dans la posture passive et hautaine des mannequins, coiffées de tresses africaines et en majorité blanches. Dès lors, comment ne pas penser au passé colonialiste des européens à l'égard de nombreux pays africains ? L'emprunt de codes vestimentaires et culturels ne peut se faire en les dépouillant de leur contexte historique et social, au risque de faire passer les influences pour un folklore, une lubie ethnique.

Mais alors, faut-il être africain pour faire de la mode africaine ? Pas forcément. Mais l'héritage culturel ne peut être occulté, la méconnaissance du sujet étant l'erreur primordiale à ne surtout pas commettre. Aujourd'hui en France, véritable vivier de mode, beaucoup de marques qui s'inspirent de la mode africaine sont fondées par de jeunes Français, pour beaucoup d'origine africaine.

La nouvelle garde de créateurs africano-européenne propose une mode métisse

Pour ces jeunes créateurs élevés avec une double culture, il devient indispensable de se réapproprier une culture trop souvent tut en raison d'un racisme omniprésent, et systématiquement laissée à un imaginaire collectif qui voit en la mode africaine un folklore populaire. Cette jeune garde arrive à proposer un savant mélange entre les référents culturels européens et africains, proposant ainsi une mode hybride.

Parmi eux, Maison Château Rouge, label ancré dans le quartier Château Rouge du 18ème arrondissement de Paris qui se propose de moderniser le Wax en le transformant en hauts sportswear aux inspirations urbaines occidentales. Derrière ce projet branché, Youssouf et Mamadou Fofana, deux frères qui allient leurs origines pour donner vie à un projet social, en achetant le Wax dans le quartier de Château Rouge et reversant une partie des bénéfices à leur association, Les Oiseaux Migrateurs, qui aide les PME africaines à se développer en Afrique et en France.

Pour beaucoup de ces jeunes créateurs, le rôle social reste indissociable du fonctionnement de leur marque. La volonté de contribuer à l'économie et à la promotion de l'Afrique restant une des motivations principales. Ainsi, le projet de Marché Boucotte, qui se définit elle-même comme une « marque de vêtements franco-sénégalaise 100% solidaire » vise à reverser l'intégralité de ses revenus à l'association Futur Au Présent afin de financer des projets sociaux au Sénégal. La marque propose une collection de vêtements aux coupes européennes, mais aux imprimés africains en se servant essentiellement du Wax.

Dès lors qu'il y a curiosité et recherche de la compréhension de l'autre, l'échange et l'influence culturelle s'enrichissent l'une et l'autre, car la forme peut alors répondre au fond. Ce bouillon culturel et cette effervescence qui existe aujourd'hui autour de la mode africaine est un bel exemple de métissage culturel. Il est intéressant de constater que ce mouvement s'ancre dans un contexte économique, politique et identitaire qui paraît peu propice à l'ouverture sur l'autre. Prenant le contre-pied de la politique actuelle, ces marques de mode permettent de rassembler autour de valeurs de proximité et en même temps, autour de la (re)découverte d'une culture méconnue. Pour cette jeune garde, cet acte de création est une manière de revendiquer fièrement ses origines et de sortir du folklore populaire. La mode produite, forme hybride issue du métissage, fonctionne grâce à un enrichissement mutuel de deux cultures complémentaires. Loin du repli identitaire, cette mode multiculturelle adresse un message politique à une génération maussade : Oui, un avenir commun est envisageable.



Pierre Bdn

L'ART AU SERVICE DE L'ACTUALITÉ

L'art, loin d'être un moyen d'expression fermé et autocentré, n'a de cesse de s'ouvrir au monde qui l'entoure. Il s'inscrit dans une époque, existe en même temps que d'autres évènements dans lesquels il puise son inspiration. L'art est mouvant, en perpétuel mouvement, et ne peut totalement rester de marbre face à l'actualité. Chaque courant artistique n'est-il pas né en réaction à l'atmosphère d'une époque ? Ou, du moins, n'en reflète-t-il pas certains aspects ?

Louison Larbodie

Le dadaïsme était une remise en cause totale de la société, qui s'accompagnait d'une réflexion, voire d'une dénonciation de la montée de l'autoritarisme. John Heartfield, par exemple, laissait transparaître dans ses photomontages son engagement contre l'expansion du nazisme en Allemagne.

Aujourd'hui qu'en est-il ? Les idées prolifèrent, les communications de plus en plus rapides circulent entre tous les continents, sans se soucier des frontières terrestres, le numérique n'ayant pas les mêmes barrières physiques. L'afflux d'informations est omniprésent dans notre quotidien. Nous sommes sans cesse en proie à des bribes de nouvelles disséminées sur nos fils d'actualités, murmurés dans nos oreilles ou diffusés sur un écran attirant notre œil égaré. Souvent sensationnaliste, offrant une image désastreuse de l'état de nos relations humaines minées par des conflits, l'information internationale ne dispose que d'un point de vue. Celui, ethnocentrique, du pays dans lequel on se trouve. Une catastrophe aura plus ou moins d'impact dans nos médias si des personnes de notre nationalité se retrouvent touchées. Frontières encore.

L'angle de traitement d'un conflit dépendra de nos positions géopolitiques, de nos alliés, et sera exempt de certaines questions centrales. Pourquoi tel pays et non un autre ? Comment en est-on arrivé là ? Quelles ethnies y sont présentes? Quelle est l'histoire de cette zone géographique ? Dans le passé pourraient être puisées certaines réponses, mais il est plus simple de laisser le passé au passé plutôt que de l'interroger. Et puis, finalement, quelle est la perception de ces êtres humains, ceux qui ont vécu lesdites situations ? Ceux qui ont fui pour essayer de vivre mieux ailleurs? Ceux qui sont partis, car la situation dans laquelle ils évoluaient n'était plus viable ?

Parfois, la réponse à ces questions ne se trouve plus dans les lieux privilégiés de l'information, mais dans l'art. Cet art qui finit par servir l'actualité, par lui ouvrir une fenêtre sur une autre réalité. Cet espace d'expression que des êtres à la créativité prolifique utilisent pour exprimer leur engagement, mais pas que… Bouchra Khalili, artiste franco-marocaine, use de ses installations pour émettre ses idées, mais aussi pour ouvrir un espace de discussion et de partage à des humains souvent oubliés par nos médias occidentaux. S'ils ne sont pas oubliés, ils ne sont qu'évoqués, et n'ont pas l'opportunité de se faire entendre. Ils sont en marge.

Et c'est de ces hommes et de ces femmes que Bouchra Khalili compte nous parler. Entre 2008 et 2011, elle recueille plusieurs témoignages qui tracent une carte du monde différente de celle que l'on observe. Par le biais de huit écrans vidéos focalisés sur huit cartes du monde, huit migrants retracent leur parcours du combattant, leurs péripéties vers un espoir d'avenir meilleur. Huit témoignages poignants qui délivrent enfin une autre réalité. Celle souvent tue des difficultés traversées pour se rendre en Europe. Celle des étapes franchies, entre passeurs, petits boulots temporaires et grands risquent, pour enfin trouver un confort relatif. Ces destins croisés permettent enfin d'ouvrir les yeux sur le chemin parcouru par ces êtres humains qui cherchent

refuge, et qui quittent leurs pays non par plaisir, mais par nécessité.

Une fois parti, le retour semble impossible. Une frontière est un obstacle qu'il est urgent de franchir. Si on y est refusé, chacun réessaie, car reculer n'est pas une option. Et une fois établi quelque part, l'incertitude est encore de mise : « I just want to stay, to have a normal life… I hope they let me. »

Ici, ce ne sont pas les motivations de chacun qui importent, mais cet autre monde qui se dessine sous leurs tracés respectifs. Celui que l'on voit moins. Ce monde fermé, qui ne s'ouvre pas à tous et que l'art nous permet enfin de palper. Heureusement, certains journalistes, et intellectuels permettent de compléter cette démarche, et apportent leurs lumières sur les raisons de ces déplacements de population. Pensons au « Dessous des cartes » de Jean-Christophe Victor, qui, additionné au travail de Bouchra Khalili, permet d'avoir une approche encore un peu plus générale sur l'état de nos frontières.

Bouchra Khalili - The Mapping Journey Project au Museum of Modern Art (MoMA), New-York City, jusqu'au 10 octobre 2016



The Museum of Modern Art. Jonathan Muzikar



Heartfield

Art

AFFAIRE DUBUISSON
LA CONTRE-ENQUÊTE DE PHILIPPE JAENADA

«Meurtrière», «salope», «collabo», «traîtresse» etc... autant de qualificatifs peu glorieux que l'on pouvait lire dans la presse française lors du célèbre procès de Pauline Dubuisson en 1953. La native de Malo-Les-Bains est rapidement devenue la femme la plus haïe de France, n'hésitant pas à accumuler nombre d'amants allemands, tous bien plus âgés qu'elle, en pleine Occupation. Mais la vie de Pauline Dubuisson prit une tournure tragique lorsque celle-ci fut accusée d'avoir assassiné Félix Bailly, son jeune amant français, après la guerre. Dans son roman La petite femelle (Juliard, 2015), Philippe Jaenada nous livre six cents pages de pur bonheur, entre mélodrame et humour noir.

Clément Delalande

Un peu d'histoire

L'histoire de Pauline Dubuisson ne vous dit rien ? Pas de panique ! Malgré la postérité littéraire et cinématographique de la vie de Pauline Dubuisson, peu d'œuvres ont retracé avec précision les tenants et les aboutissants de cette terrible affaire. Née en 1927 d'un père entrepreneur et d'une mère au foyer, la jeune Pauline est élevée dans une tradition bourgeoise du nord de la France avec ses trois frères aînés. Plus tard, l'image de sa mère apathique, évanescente et soumise à l'autorité de son mari, convainc Pauline de s'émanciper de la gent masculine et d'assouvir ses besoins de liberté, et ce, malgré la présence de plus en plus pressante de l'envahisseur allemand. Dès lors, seulement âgée de quatorze ans, Pauline devient une femme libre, une sorte de garçon manqué dans la France occupée, et ce sous l'autorité de son père qui veille bien à ce que sa fille ne devienne pas une femme ignorante cantonnée à un simple rôle de ménagère, portrait type de la femme sous l'Occupation. Malgré cette période délétère, la jeune Pauline s'amourache d'un officier allemand et d'un médecin des troupes occupantes, tous deux bien plus âgés qu'elle (ces «ébats» seront jugés à charge lors du fameux procès de 1953). Après la Libération, et après avoir subi les folies de l'épuration (elle a sûrement été tondue, et dira-t-on, violée), elle suit des études de médecine dans le Nord et entame une liaison avec un autre étudiant, Félix Bailly, jeune bourgeois de bonne famille qui n'hésite pas à la demander en mariage à maintes reprises, ce malgré les refus catégoriques de Pauline. Las de cette situation, le jeune étudiant décide de rompre tout contact et finit par se fiancer à une autre. Le 17 Mars 1951, Félix Bailly est retrouvé assassiné à son domicile parisien, Pauline gisant inconsciente à côté de lui, le pistolet à la main. Pour l'accusation, il ne fait aucun doute, Pauline Dubuisson a tué son amant par pure jalousie avant de tenter de mettre fin à ses jours.

Un roman passionnant

Plombée par une instruction très (trop) lourdement à charge, détruite quotidiennement par la presse française (en particulier par deux chroniqueuses : Simone de France et Madeleine Jacob), Pauline sera condamnée à perpétuité (elle sera finalement libérée quelques années plus tard pour bonne conduite). Dans son livre, l'excellent Philippe Jaenada (auteur de Sulak en 2013), réhabilite la jeune femme, en pointant du doigt notamment les zones d'ombres de l'affaire et en remettant en cause l'objectivité des jurés lors du procès. Il rappelle que même soixante ans plus tard, de nombreuses incohérences subsistent et que, même si Pauline Dubuisson n'est pas une femme extraordinaire, elle n'est certainement pas le monstre que l'on a dépeint dans la presse. Palpitant et terriblement audacieux, ce plaidoyer pour la réhabilitation d'une des femmes les plus haies du pays est aussi passionnant pour sa documentation et son historiographie toujours très juste que pour ses digressions acerbes mais tellement hilarantes (l'un des socles du style Jaenada, ce qui rend son écriture si particulière et si efficace). Dans La petite femelle, Philippe Jaenada nous prouve que la littérature peut tout se permettre, qu'elle va partout. Porté par son talent, il s'introduit dans les moindres recoins de l'Histoire et ce grâce à des digressions toujours subtilement retranscrites. En entrant dans la psychologie de ses personnages (réels pour la majorité d'entre eux), en commentant leurs actes et quelque fois en les justifiant, Philippe Jaenada est devenu l'un des meilleurs romanciers du XXIème siècle.


AFP

VOYAGE DANS LA LITTÉRATURE MONDIALE

UNE PLONGÉE AU CŒUR DU FESTIVAL ÉTONNANTS VOYAGEURS

Amélie Lequeux

Du 14 au 16 mai se tenait, dans la jolie ville maritime de Saint-Malo, la vingt-septième édition du festival littéraire Étonnants Voyageurs. Ce festival, fondé en 1990 par Michel Le Bris, souhaite promouvoir une littérature ouverte sur le monde. Au programme, des rencontres avec des auteurs de tous pays et de toutes origines, des conférences, des expositions et des projections de films.

Cette année, le festival faisait la part belle à l'Orient en accueillant des écrivains venus du Maghreb, du Moyen-Orient, de Turquie. C'est le cas d'Hakan Günday, jeune écrivain turc et lauréat du prix Médicis étranger 2015 pour son roman Encore dans lequel il raconte l'histoire d'un enfant dont le père est passeur de clandestins. Dans ses romans, l'auteur évoque régulièrement les relations entre l'Orient et l'Occident. Il était présent à Saint-Malo pour présenter son dernier roman, Topaz, publié en 2016 aux éditions Galaade, où il invite les lecteurs à Antalya, à la découverte des magasins de cuirs, de bijoux et de tapis. Dans ce monde d'apparat, le lecteur fait la connaissance de Kozan, vendeur de bijoux, mais également de mensonges. À travers ce nouveau roman, l'auteur délivre une critique sociale et économique du tourisme de masse. Lors de sa conférence, Hakan Günday présente son pays comme une terre tiraillée entre son identité orientale et son identité occidentale. Selon lui, en tentant de choisir entre l'une de ses identités, la Turquie rejette l'autre et se fait donc la guerre à elle-même. L'auteur appelle les pays et les hommes qui les composent à accepter leurs identités multiples, à faire la paix avec eux-mêmes. Parmi les écrivains originaires d'Orient, étaient présents également Nedim Gürsel, Ece Temelkuran ou encore Ahmet Insel.

Penser le religieux

Les questions religieuses n'ont de cesse de diviser le monde. Pour cette nouvelle édition, le Festival Étonnants Voyageurs a consacré toute une thématique aux religieux, intitulée « Et Dieu, dans tout ça ? ». À l'origine de cette décision, la polémique autour de l'écrivain algérien Kamel Daoud et la publication de son article sur le rapport des musulmans à la sexualité, à la suite des agressions survenues à Cologne la nuit du Nouvel An. L'objectif, éduquer les visiteurs du festival sur les problématiques liées à la religion, et principalement à l'islam, actuellement sous le feu des projecteurs. Pour en parler, divers penseurs, écrivains et philosophes comme Abdennour Bidar, auteur de la Lettre ouverte au monde musulman en 2015 et, récemment, du livre Les Passeurs, dans lequel il rend hommage aux personnes qui tentent, chaque jour, de réparer les fractures sociales, religieuses et économiques entre les hommes. Nous pouvons citer aussi la présence de Boualem Sansal, Gérard Mordillat, Atiq Rahimi ou encore Henry Corbin pour traiter de cette thématique.

Dans le monde, des femmes

Cette année, le festival Étonnants Voyageurs a fait venir des écrivaines et des cinéastes du Maghreb et du Moyen-Orient qui

luttent pour être écoutées dans leur pays. Dans cette nouvelle édition, le festival leur donne la parole. Parmi les femmes présentes à Saint-Malo, la Tunisienne Fawzia Zouarie, auteure du roman Le Corps de ma mère, l'Iranienne Roja Chamankar pour Je ressemble à une chambre noire ou encore l'Algérienne Malika Boussouf, auteure du livre Musulmanes et laïques en révolte publié en 2014, qui parle sans tabou de cette « guerre universelle faite aux femmes et à leur corps » dans le monde. Le festival est l'occasion d'une découverte de ces voix féminines occultées, voire même souvent censurées. À propos de voix, il est également question de musique et de cinéma avec la venue d'Ajat Najafi pour son film documentaire No Land's Song sorti en salle en mars 2016, dans lequel elle expose les difficultés rencontrées par les femmes pour chanter en Iran.

Un festival éclectique

À Étonnants Voyageurs, aucun genre littéraire n'est délaissé. En effet, même si le roman est l'essai sont particulièrement représentés, le festival offre également une place de choix à la science fiction, au polar, à la poésie, à la littérature jeunesse et à la bande dessinée. De fait, la BD est un genre emblématique pour la ville de Saint-Malo, qui accueille chaque année le « Quai des bulles », festival spécialisé. En témoigne le nombre de maisons d'éditions et de librairies spécialisées dans la bande dessinée présentes au Salon du Livre lors du week-end. De plus, certaines planches de bandes dessinées comme Que la bête fleurisse de Donatien Mary, Un certain Cervantès de Christian Lax ou l'ouvrage collectif La Petite bédéthèque des savoirs édité par Le Lombard, étaient exposées au Palais du Grand Large pendant le festival, soulignant ainsi l'hybridité du genre de la bande dessinée, entre art et littérature. Pour ce qui est de la science fiction, un genre encore peu reconnu, il s'agissait, pour le festival, de mettre en lumière les auteurs de science fiction actuels, qui proposent également leur point de vue sur le monde. D'ailleurs, la remise du Grand Prix de l'Imaginaire était organisée le dimanche dans la Maison de l'Imaginaire à Saint-Malo. Dans la catégorie francophone, c'est Laurent Genefort qui a remporté le prix pour son roman Lu'men publié par Le Bélial' en 2015.

Avec cette nouvelle édition, Étonnants Voyageurs s'impose définitivement comme un festival ouvert et représentatif de la littérature quelque soit son origine ou son genre. Comme le résume Michel Le Bris dans l'éditorial qui ouvre le catalogue du festival, « Le monde qui vient sera dit, sera pensé, ou sera subi ». Il rappelle ainsi, s'il le fallait encore, le rôle indispensable qu'a à jouer la littérature dans nos sociétés actuelles.


Fabienne Issartel

FASHION FORWARD
UNE RÉTROSPECTIVE MODESQUE PASSIONNANTE

Marie Puzenat

L'exposition Fashion Forward, présente au musée des arts décoratifs à Paris, est ouverte depuis le 7 avril et le sera jusqu'au 14 août. Pour célébrer les trente ans de sa collection de mode, le musée a en effet décidé d'exécuter un des souhaits les plus chers de son public, en réunissant en une seule exposition plusieurs siècles de mode française. L'exposition réunit plus de 300 pièces, issues des collections nationales des arts décoratifs et de l'Union française de l'art du costume, pour un incroyable voyage à travers le temps.

Dès notre entrée dans la première salle, nous sommes plongés dans une autre époque : en effet les costumes sont présentés dans un décor adapté à l'époque dont ils proviennent. Le décor est subtil mais de bon ton.

L'exposition commence à l'époque de la Régence, c'est-à-dire au moment de la mort de Louis XIV, en 1715. A cette époque-là, la robe volante est de mise. Elle est suivie par la robe à la française, très à la mode sous Louis XVI, tout comme la robe à l'anglaise et la robe à la polonaise : les différences entre ces robes résident principalement dans des détails de la coupe, comme la forme des manches. Un changement radical s'effectue sous le Directoire et le Premier empire. En effet, la Révolution française a supprimé les codes vestimentaires de l'Ancien Régime et le changement de coupe dans les costumes féminins et masculins est radical. Les lignes de la silhouette sont plus épurées, aussi bien pour les hommes que pour les femmes. Une succession de robes et de costumes masculins est ainsi présentée, les pièces étant réparties dans une dizaines de salles : chaque costume et chaque robe sont soigneusement détaillés, et des explications sur le contexte historique sont données à chaque nouvelle salle. On apprend ainsi un tas de choses sur la Régence, l'époque de Louis XIV, le Directoire, le Premier et le Second empire.

L'exposition prend un nouveau tournant lorsque le nom de Charles Frederick Worth apparaît. On découvre ainsi dans quelles conditions la première maison de couture a été fondée. Nous sommes en 1857 et Worth est le premier à répandre le principe des collections saisonnières, à organiser des défilés de mode et à signer ses créations d'une griffe. Quelques-unes de ses créations nous sont présentées. Dans la suite de l'exposition, les couturiers se succèdent, de Jacques Doucet à Helmut Lang en passant par Paul Poiret, Balenciaga ou encore Yves Saint Laurent. Le contexte très particulier de la mode des guerres mondiales est également abordé.

A mon goût, si l'exposition toute entière est passionnante, la salle la plus intéressante est la dernière, de par toutes les créations de grands couturiers qu'elle expose et de par la beauté de l'installation : c'est un concentré de pures merveilles de la haute couture. Nous y retrouvons les créations les plus iconiques de Paco Rabanne, Christian Dior, Cristobal Balenciaga, Thierry Mugler et j'en passe. Du classique Dior au déroutant Helmut Lang en passant par l'excentrique Vivienne Westwood, on est étonné par tout ce que l'on voit. En quelques mots, allez-y, Fashion Forward est un régal pour les yeux.


Marie Puzenat pour Maze


Marie Puzenat pour Maze

EXPO DU MOIS
AMEDEO MODIGLIANI, L'ŒIL INTÉRIEUR

Eloïse Bouré

Ce mois-ci se clôture au LAM (le musée d'art moderne de la métropole Lilloise) une rétrospective riche de plus d'une centaine d'œuvres de Modigliani et de ses contemporains, couvrant l'ensemble du travail de l'artiste italien. L'occasion pour nous de revenir sur la vie haute en couleurs de ce peintre qu'on dit maudit et qui continue à susciter largement l'enthousiasme et la fascination chez le public.

Modigliani : les débuts

Amedeo Modigliani nait à Livourne, en Italie, en 1884. Enfant alerte mais régulièrement mis à mal par une santé vacillante (il sera atteint toute sa vie par la tuberculose qui finira par l'emporter prématurément), il se nourrit des enseignements culturels et littéraires que lui prodigue sa famille, et se plonge dès son plus jeune âge dans une passion sans bornes pour la peinture. Cette passion le pousse à poursuivre ses premières formations artistiques à Livourne puis à Florence, avant de quitter l'Italie pour Paris, en 1906.

Il trouve refuge à Montmartre, où il côtoie d'autres artistes qui y vivent une vie de bohème, et rencontre le médecin Paul Alexandre, qui devient son ami et mécène. A Paris, Modigliani arpente sans relâche le Louvre et le musée du Trocadéro où il entraîne ses amis dans sa fascination pour les arts antiques -grecs et égyptiens notamment-, pour l'Orient et l'art khmère, pour l'art tribal africain. Aux côtés de Brancusi, il se lance dans la sculpture et rêve de grands projets taillés dans la pierre, jusqu'à ce que la guerre et sa santé fragile (les poussières dégagées par les pierres taillées étant incompatibles avec ses problèmes pulmonaires) ne le poussent à abandonner ce médium en 1914 au profit de la peinture.

Une vie tumultueuse

De la peinture de Modigliani ressort un aspect central de sa personnalité d'artiste : une recherche perpétuelle, parfois douloureuse, d'un style qui lui est propre, et une forme de radicalité dans l'approche de son art. Cette personnalité hors normes se manifeste dans le comportement quotidien de Modigliani, un homme ombrageux et paradoxal qui navigue perpétuellement entre un monde bourgeois dont il est lui-même issu et un mode de vie précaire nourri par la création. C'est un personnage aux humeurs changeantes, connu pour ses excès, notamment l'alcool et la drogue, dont on soupçonne qu'ils étaient peut-être un stratagème pour pallier les symptômes de la tuberculose.

S'il est entouré d'un cercle d'amis bienveillants à son égard, ses relations avec les femmes sont souvent orageuses et passionnelles : Modigliani a connu nombre de maîtresses et d'amours, dont les poétesses Anna Akhmatova et Beatrice Hastings. Il finit par épouser Jeanne Hébuterne, étudiante en art et modèle, union que la famille de la jeune femme désapprouve absolument. L'histoire qui lie les deux amants est d'autant plus tragique que celle-ci se suicidera le lendemain de la mort de Modigliani en 1920 (il n'avait que 35 ans), alors qu'elle était enceinte de leur second enfant.

Cette vie à la fois ordinaire et ponctuée d'extrêmes est ce qui contribue à la légende de Modigliani, artiste « maudit » qui, à l'image de Van Gogh, a connu l'apogée de sa gloire à titre posthume.

Un style unique

La passion de Modigliani pour les arts antiques et ses recherches sculpturales posent déjà les bases de son style pictural. Les influences de Modigliani transparaissent à

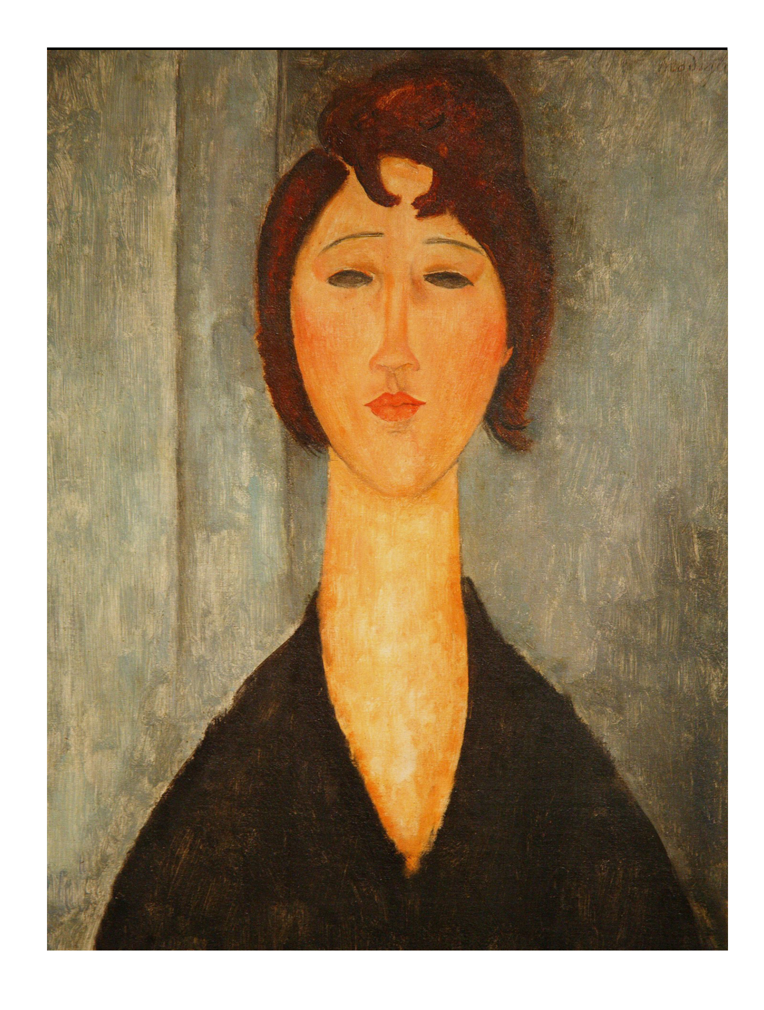
travers ses figures sculptées très stylisées, construites en jeux de symétrie autour de formes épurées. Sur les visages se dessinent de légers sourires, comparables à ceux des Bouddhas ; de la sculpture de Modigliani se dégage une humanité touchante qui présage l'aura de ses tableaux futurs.

Modigliani a une prédilection pour le portrait, qui concentre toute la tension et la sensibilité de son art. Il peint à un rythme effréné, faisant poser son entourage : ses amis et mécènes (Paul Guillaume, Roger Dutillieul à qui le LAM doit d'ailleurs sa collection) les artistes et poètes qu'il côtoie (Chaïm Soutine, Léopold Zborowski ou encore Jean Cocteau) ou ses amours. Cette galerie de portraits identifie les pairs de Modigliani, et se fait finalement le marqueur de l'effervescence artistique d'une époque.

Modigliani explore également le nu, notamment à travers une série célèbre composée d'une trentaine de tableaux et dont la sensualité choque les mœurs de l'époque. Lors de l'exposition organisée par la marchande d'art Berthe Weil en 1917, ces corps alanguis, offerts dans toute leur vérité, font scandale. Par la suite, lors de séjours dans le sud de la France, Modigliani expérimente également le paysage, mais le portrait reste au centre de sa pratique et c'est à travers lui qu'il poursuit ses recherches stylistiques. Ses modèles sont, de plus en plus, des anonymes : des « jeunes filles », des « garçons » qualifiés uniquement par leur couleur de cheveux ou par leur vêtement.

On retrouve les premières influences de Modigliani dans ces visages ovales et asymétriques, ces nez délicatement reliés aux sourcils, ces yeux en amande, ces cous allongés, ces demi-sourires. Le peintre joue sur la sculpturalité des corps et de la matière, sur les associations de couleurs vibrantes. Le travail des yeux se fait de plus en plus distinctif pour devenir un élément caractéristique de la peinture de Modigliani. Il peint d'abord ses modèles avec une pupille pleine, une autre vide (pour « d'un œil, observer le monde extérieur, de l'autre regarder au fond de soi-même ») puis finit par remplir les deux yeux d'aplats de couleurs unis : des regards sans regard, saisissants, tournés vers l'intérieur comme vers un au-delà.

Près d'un siècle après sa mort, le personnage de Modigliani, riche de toutes ses contradictions, fascine toujours. Celui qui admirait Cézanne ou Picasso, dont il se sentait dans l'ombre, est parvenu à façonner à partir de ses influences multiples un style unique, immédiatement reconnaissable, qui continue à émouvoir le grand public. C'est ce que démontre amplement le beau succès de cette rétrospective.



MEXIQUE
«IL ÉTAIT TEMPS DE METTRE LES VOILES.»

Margaux Raggi

Aujourd'hui, la frontière entre les Etats-Unis et le Mexique est faite d'une barrière en ferraille que des millions de gens tentent de traverser chaque année. Traversée qui n'a rien de facile avec des agents de la sécurité du territoire qui attendent de l'autre côté, qui cherchent les gens qui ont traversé illégalement, dans le désert ou dans les villes aux alentours. Tout est fait pour empêcher les Mexicains et les habitants d'Amérique Latine en général de mettre ne serait-ce qu'un pied aux Etats-Unis. Ricardo Lujan, jeune homme de 22 ans, a quitté le Mexique lorsqu'il n'avait encore que 8 ans. Il a accepté de partager son histoire.

Qu'est ce qui a poussé votre famille à quitter le Mexique pour les Etats-Unis, après y avoir vécu toute votre vie ?

Je vivais avec mes parents et ma sœur, qui a cinq ans de plus que moi, dans la banlieue de Guanajuato dans le nord du Mexique. Économiquement parlant, la vie était difficile mais mes parents réussissaient toujours à s'en sortir. Lorsque j'ai eu 5 ans, c'est devenu de plus en plus dur et mon père a réussi à obtenir un visa de travail pour les Etats-Unis. Il est donc parti seul. Son objectif était de nous envoyer de l'argent pour que nous nous en sortions au Mexique, et de revenir ensuite. Il n'a jamais eu les moyens de revenir. Je ne l'ai pas vu pendant trois ans. Dans les années qui ont suivi son départ, les cartels de drogue ont commencé à se développer de plus en plus. Ce qui devait arriver arriva. Un jour ma mère a ouvert la porte de notre maison et a trouvé un paquet dans lequel il y avait des membres de corps humain. C'était pareil pour tout le monde… On a clairement compris qu'il était temps de mettre les voiles.

On parle beaucoup de cette traversée comme étant l'une des plus cauchemardesque, comment avez vous préparé votre départ ?

L'année de mes 8 ans, mon père m'a téléphoné pour savoir si je voulais le voir pour mon anniversaire. Evidemment j'ai dit oui ! Je pensais qu'il allait venir nous retrouver, et en voyant ma mère pleurer, j'ai compris que c'était nous qui allions faire le voyage.

Il nous a été impossible d'obtenir des papiers, alors nous sommes partis. Nous avons pris l'avion jusqu'à la frontière entre le Mexique et les Etats-Unis, passé une nuit dans un motel, et un homme a fini par arriver. Il m'a séparé de ma famille et m'a emmené. Ma mère hurlait mais elle n'a rien pu faire. Je suis alors parti avec lui, il m'a emmené dans une voiture, puis une seconde, puis une troisième dans laquelle j'ai rencontré une famille. Une fois au poste de frontière, la jeune fille de la famille m'a demandé si je parlais anglais, j'ai répondu non. J'ai donc dû faire semblant de dormir pendant une demie heure, le temps que nous nous faisions inspecter.

A cet instant le plus dur était derrière vous, comment vous êtes vous senti à l'idée de revoir votre père ?

Le plus dur était à venir en fait… Je me suis ensuite fait kidnapper par la jeune femme qui conduisait la voiture pendant une semaine. Elle ne voulait pas me rendre à mon père si il ne lui donnait pas plus d'argent. J'ai donc vécu dans un sous sol, avec un lit, un miroir et une télévision pendant une semaine. Elle venait m'apporter à manger une fois par jour, et me disait sans cesse « tu ferais mieux d'oublier ta famille, car eux ils t'ont oublié ». Elle me faisait regarder en boucle un film sur une petite souris qui mangeait des enfants. Je me répétais sans cesse « tu peux pleurer ou agir ». Encore aujourd'hui je me répète ces quelques mots, pour ne pas oublier d'ou je viens. J'ai sérieusement cru que j'allais mourir là bas. Et puis, mon père a réussi à réunir l'argent et elle m'a emmené dans une station service où je l'ai enfin retrouvé.

Qu'est-il arrivé à votre mère et à votre sœur ?

Encore aujourd'hui, je n'en sais rien. Je sais qu'elles ont dû traverser le désert, qu'elles ont été abandonnées par le passeur car ma sœur avait du diabète et était trop lente, mais c'est tout. Je n'ai jamais eu la force de leur demander de me raconter leur histoire, et je sens bien que quoiqu'il arrive, c'est quelque chose qu'elles ont envie d'oublier.

Aujourd'hui, vous allez à l'Université, vous êtes un élève brillant, et vous militez pour les droits des enfants comme vous, qu'est ce qui vous a poussé à faire ça ?

Rien n'est facile dans notre situation. Aller à l'Université a été un vrai combat pour ma famille. Ma sœur était une élève brillante, elle a été acceptée dans les meilleures écoles du pays (UCLA, Boston College) mais elle n'a pas pu y entrer pour des raisons financières. Et oui, les enfants comme nous ne sont pas éligibles pour les bourses gouvernementales… à ce moment j'ai compris que je devrais me battre toute ma vie pour obtenir des droits, et ça a marché.

Êtes-vous maintenant protégés par le gouvernement ? Êtes-vous en mesure d'obtenir ce dont vous avez besoin pour étudier ?

L'administration Obama a mis en place un ordre exécutif nommé Deferred Action for Childhood Arrival (DACA). Cet acte stipule que les enfants scolarisés qui sont éligibles pour ce programme ne seront pas les immigrants renvoyés en priorité. Techniquement, nous ne sommes pas les criminels les plus dangereux donc ils peuvent nous garder encore un peu. Pour que nous soyons membres de ce programme, mes parents payent quelques centaines de dollars chaque année pour ma sœur et moi. Ce programme nous permet d'obtenir des bourses, un numéro ITIN qui remplace le numéro de sécurité sociale car nous ne sommes pas éligibles pour ça, ou encore de passer notre permis.

Vous et votre sœur êtes donc techniquement protégés, mais qu'en est-il de vos parents ?

Mes parents ne sont pas protégés par ce programme. En ce moment la Cour suprême des Etats-Unis est en train de réviser le projet de Deferred Action for Parent Accountability (DAPA). Ce programme permettrait aux parents d'enfants nés sur le sol américains, et donc citoyens, de ne pas être renvoyés dans leur pays d'origine. Malheureusement, mes parents ne font pas partis de cette catégorie, alors chaque jour je me bats pour que leur situation s'améliore.

Qu'entendez vous par « je me bats » ?

Et bien, depuis que j'ai 17 ans, je raconte mon histoire un peu partout. Ça a commencé chez un avocat, en présence d'un agent des services d'immigration, d'un policier et de mes parents. Le jour de cet entretien, j'avais peur de me faire renvoyer au Mexique. Mais non. Alors depuis, je suis allé à plusieurs réunions de congrès, que ce soit le Congrès national, celui de l'Etat de Californie ou d'Oregon. Il y a quelques mois, je suis allé prononcer un discours devant la Cour suprême, pour encourager les gens qui sont comme moi, à se battre encore et encore, à ne jamais abandonner. Je veux que les gens mettent un visage sur une situation, je ne veux pas être un problème parmi tant d'autres, et pour ça je dois marquer les esprits en racontant mon histoire. Si cet enfant de 8 ans a réussi à sortir de ce sous sol vivant, alors je dois pouvoir réussir à faire mettre en place des solutions.

LIFE IS STRANGE : REMONTEZ LE TEMPS

Arthur Martineaud

Classé dans le top 10 des meilleurs jeux vidéo de l'année 2015, Life is Strange est un jeu qui n'a cessé de faire parler de lui. Voyage dans le temps, choix cornéliens, mélancolie… Retour sur ce chef-d'œuvre graphique au scénario captivant

N.B : L'intérêt du jeu réside dans son scénario et les choix que vous ferez afin de faire évoluer l'histoire. Tout spoiler gâcherait l'expérience du jeu, c'est pourquoi cet article n'en contient aucun.

Synopsis

Le jeu s'articule autour de Maxine Caulfield, 18 ans, étudiante en photographie à l'académie de Blackwell (Arcadia Bay, Oregon, États-Unis). Très vite, Max découvre qu'elle a le pouvoir de remonter le temps pendant de courtes périodes, ce qui lui donne la possibilité de changer le cours des choses. Elle peut alors expérimenter ce que chacun d'entre nous a toujours rêvé de faire un jour : revenir dans le passé pour réparer ses erreurs.

La notion de choix : détruire la linéarité classique

La plupart des médias sont linéaires : vous vous asseyez et vous regardez. La plupart des jeux vidéos peuvent aussi être qualifiés comme tels, puisque le scénario est préprogrammé : vous devez simplement aller du point A au point B afin de terminer le jeu (ce qui ne signifie pas que le jeu n'est pas amusant pour autant). Cependant, certains développeurs ont bien cerné la faille de cette linéarité dans laquelle le joueur « subit » plus ou moins le scénario, et ont souhaité se tourner vers la notion d'interactivité. Par interactivité, nous entendons cette possibilité donnée au joueur d'interagir personnellement avec le monde du jeu auquel il joue, afin de se l'approprier. Cette possibilité d'influencer le récit confère au joueur une certaine « puissance morale » qui lui permet de satisfaire ses désirs d'héroïsme, de sadisme, de vie ou de mort. Ce genre de jeu joue sur la moralité des choix proposés afin de proposer au joueur une réflexion sur sa propre personnalité : ce n'est plus seulement du joueur in-game qu'il s'agit, mais bien de vous et de votre propre éthique. Life is Strange est l'exemple typique de jeu interactif ou « jeu à choix ». Toute la trame narrative est influencée par les choix que vous ferez tout au long de votre parcours. Si certains choix seront assez faciles à effectuer, d'autres seront de types « cornéliens » : aucune des décisions ne sera moralement supérieure à l'autre, mais il vous faudra pourtant choisir.

Remonter dans le temps

L'idée de génie de Life is Strange est d'avoir su combiner interactivité et voyage dans le temps. Il vous sera en effet possible de faire un choix et d'en observer les conséquences pour ensuite remonter dans le temps afin d'en essayer un autre dans l'espoir d'un meilleur résultat. Cependant, certains choix ont souvent des conséquences non pas immédiates mais sur le long terme, ce qui les rend imprévisibles (et donc intéressants). Cela dit, méfiez-vous : dans Life is Strange, le retour en arrière n'est pas toujours possible. Si vous sentez que le choix est capital pour la trame narrative et qu'il n'y aura pas de retour en arrière possible, choisissez de façon consciencieuse.

Gameplay, graphismes, musique

Le jeu est divisé en cinq épisodes qui durent environ trois heures chacun. Il faut évidemment jouer les épisodes dans l'ordre et dans leur globalité afin de pouvoir apprécier correctement l'expérience de jeu. Le jeu n'est pas excessivement difficile : certaines situations dites « puzzles mentaux » feront appel à vos talents d'analystes, mais rien d'insurmontable, rassurez-vous. Si vous êtes bloqué et cherchez la solution sur Internet, ce sera à vos risques et périls, car nombreux sont les forums qui dévoilent l'intrigue. Concernant le gameplay,

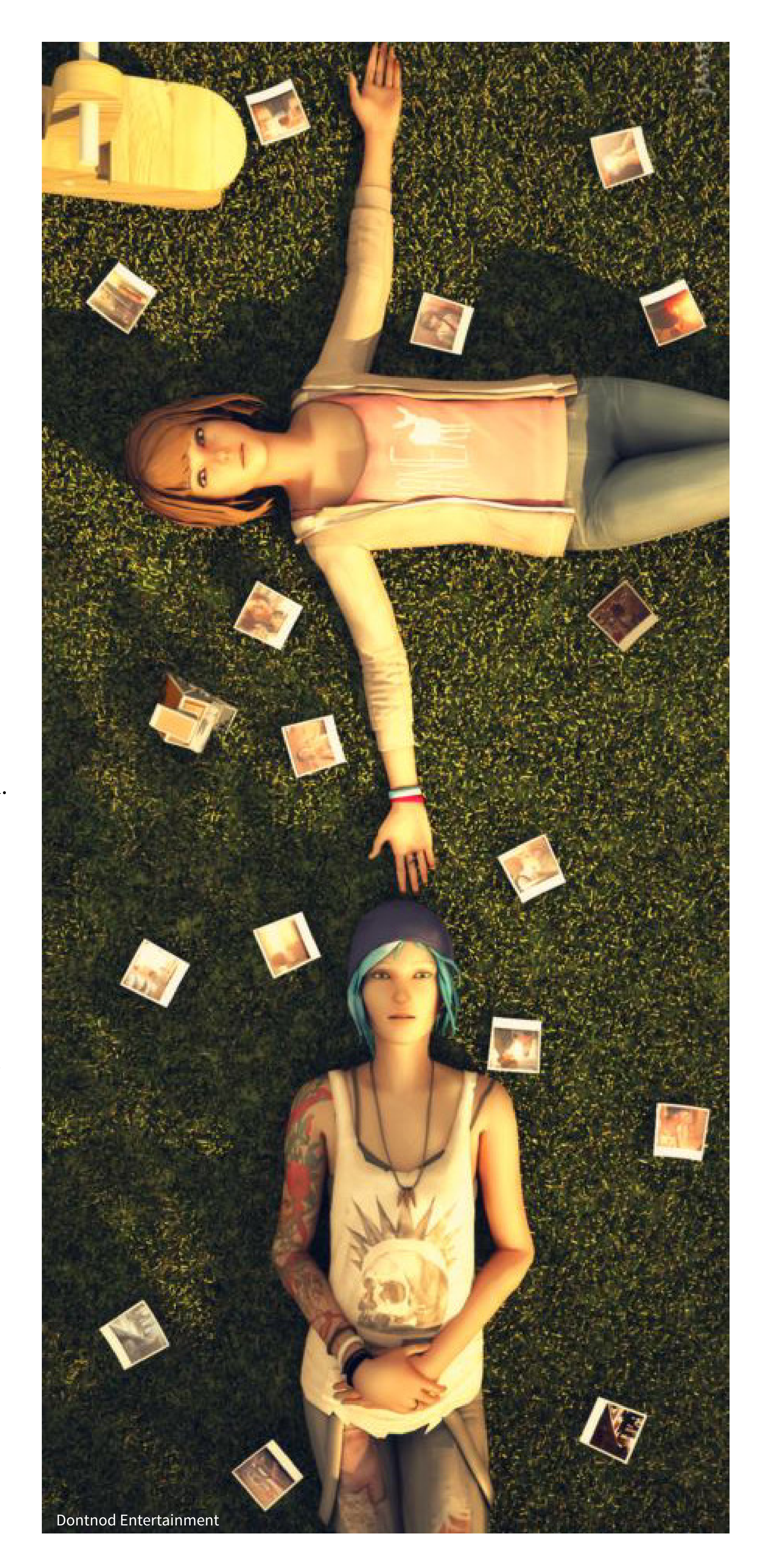
il est très simple : touches classiques pour vous déplacer, Shift pour courir, clic gauche pour interagir, clic droit pour remonter dans le temps en douceur, et Ctrl pour un « rembobinage » plus rapide. Les graphismes, quant à eux, sont à mi-chemin entre 3D et textures modelables. S'ils peuvent paraître assez moyens au premier abord, ils confèrent une ambiance spéciale au jeu et un rendu plutôt sympathique que certains joueurs ont appelé « effet aquarelle ». La musique mérite également d'être mentionnée, car c'est un gros point fort de ce jeu. La bande originale du jeu a été spécialement composée par le talentueux Jonathan Morali, mieux connu musicalement sous le nom de Syd Matters. On trouve aussi quelques morceaux d'Alt-J, Foals, Mogwai ou encore Angus & Julia Stone. Alors munissez-vous d'équipements audio corrects ou jouez dans une pièce silencieuse, mais ne manquez sous aucun prétexte la musique de Life is Strange, qui participe grandement à l'immersion dans l'univers du jeu.

Détails

Le jeu est disponible sur console (Playstation 3 et 4, Xbox 360 et One) et sur PC (Windows uniquement) via la célèbre plateforme Steam, pour la somme de 25 euros environ. En termes d'équipement, n'importe quel ordinateur correct et un minimum récent pourra faire tourner le jeu sans aucun problème.

Conclusion

Vous l'aurez sans doute compris, je vous recommande vivement de jouer à Life is Strange qui est selon moi (et beaucoup d'autres joueurs !) l'un des meilleurs jeux de l'année 2015. Alors laissez-vous porter par les douces mélodies de Syd Matters, explorez vos pouvoirs et votre capacité de changer le cours des choses, mais aussi de changer les gens. A vous de jouer !


Dontnod Entertainment

PETITES LEÇONS SUR LE BONHEUR NORDIQUE

Voilà un petit avant-goût de la recette scandinave du bonheur : beaucoup d'impôts, de l'air frais et la famille !

Agathe Hugel

Selon le Rapport Mondial sur le Bonheur de 2016, le Danemark est le pays le plus heureux du monde, suivi de près par la Suisse, l'Islande, la Norvège, la Finlande, le Canada, les Pays-Bas, la Nouvelle-Zélande, l'Australie et la Suède. Cette étude est basée sur plusieurs critères : le revenu, la santé, les aides sociales, la confiance dans le gouvernement et la société, la liberté de faire ses propres choix et la générosité des habitants, mesurée par les dons. Comment la Scandinavie, gelée et dans le noir la moitié de l'année, parvient-elle à se distinguer du reste du monde par son bonheur perpétuel ? Ce qui unifie les pays scandinaves est une culture qui leur est spécifique, au niveau politique mais aussi par leur style de vie.

Ils sont sociaux-démocrates, parlent des langues inintelligibles mais plutôt similaires, et ils payent pas mal d'impôts (même énormément, plus de cinquante pour-cent au Danemark) même si ceux-ci sont reversés sous la forme de nombreux bénéfices. Les journées de travail sont courtes mais productives, avec une journée de six heures en Suède et une petite semaine de trente-trois heures au Danemark. Il ne faut pas dire que le travail n'est pas important, mais on préfère passer du temps en famille ou dans la nature plutôt qu'assis à son bureau.

Niveau style de vie, les Scandinaves sont minimalistes, ils aiment la nature et le sauna, et la famille est un des aspects de la société les plus importants. Personne ne craint le froid, et les mois sombres (octobre à mars) sont passés avec ses amis ou sa famille. La proximité de la nature et des paysages grandioses comme en Norvège est liée au bonheur. Ce qu'explique Helen Russell dans The Year of Living Danishly : Uncovering The Secrets of the World's Happiest Country (2015), c'est aussi l'importance de la communauté et des traditions, des repas en famille, du partage des pâtisseries, du calme et surtout du don des Scandinaves pour ne pas se faire de souci et apprécier les choses simples sans se compliquer l'esprit.

Certes, les impôts sont élevés, mais comment dire non aux paysages et au bonheur qui va avec le mode de vie scandinave ? Peut-être que le calme et la proximité de la nature ne convient pas à tout le monde, et il faut reconnaître que contrairement aux pays scandinaves, beaucoup de pays moins froids accordent une place plus importante au travail, mais cela ne veut pas dire que nous, petits européens bien au chaud, nous ne pouvons rien apprendre de ce style de vie qui fait beaucoup d'envieux. Ce qu'on peut retenir justement, c'est la capacité à faire le calme autour de soi et à ne garder que les choses essentielles qui nous rendent heureux et que nous devons chérir : la famille, la nature, les pâtisseries, le temps. Et ne pas se laisser décourager par le froid.



Dmity Shakin

IL Y A CENT ANS, LA FRANCE ET LE ROYAUME-UNI DESSINAIENT LES FRONTIÈRES DU MOYEN-ORIENT

Le 16 mai, une date fatidique. Cinquante ans avant le déclenchement de la Révolution culturelle avaient été signés, en pleine Première Guerre Mondiale, les accords secrets Sykes-Picot dont les conséquences au Moyen-Orient sont aujourd'hui majeures.

Il y a cent ans étaient tracées, au plus fort de la Grande Guerre, des zones d'influences au Moyen-Orient que la France et le Royaume-Uni avaient déjà décidé de se partager à l'issue de la guerre. L'Empire ottoman contrôlait depuis le XVIe siècle un territoire allant de la Grèce au Levant et à l'Algérie, soit la majeure partie du bassin méditerranéen, comme le rappelle justement L'Atlas géopolitique du Moyen-Orient et du monde arabe. Mais, déjà affaibli par les nombreuses revendications nationales auquel il doit faire face, « l'homme malade de l'Europe » - pour reprendre la formulation attribuée au Tsar Nicolas 1er de Russie en 1855 - court à sa perte en ce début de siècle, d'autant plus depuis son entrée en guerre aux côtés des Allemands.

Les deux puissances coloniales, rivales historiques mais engagées ensemble contre l'Allemagne, ont toutes deux des vues sur cette région stratégique. Comme le souligne Henry Laurens, professeur au Collège de France et spécialiste de cette région, les Anglais souhaitent s'allier au chérif hachémite Hussein et le pousser à mener une Révolte arabe contre l'Empire ottoman. Certains « esprits romantiques du Caire » comme il les dénomme dans un article du Monde diplomatique, appellent à une renaissance arabe menée par les Bédouins, dirigés par les fils de Hussein. Le plus célèbre de ces esprits romantiques, T.E Lawrence, alias Lawrence d'Arabie, est alors envoyé comme émissaire à La Mecque afin d'inciter les Arabes à se soulever, ce qu'ils vont faire dans les mois suivants. D'autre part, les Français rêvent d'étendre leur « France du Levant » en construisant une grande Syrie francophone.

A l'issue de longs mois de négociations, les deux parties vont alors signer le 16 mai 1916 des accords secrets qui entrent notamment en contradiction avec les promesses d'indépendance faites au chérif Hussein sur les territoires libérés. Ces accords vont déterminer le partage de la région en zones d'influences entre les deux puissances comme le résume Henry Laurens : la province irakienne de Basra et un territoire palestinien autour de Haïfa seront mis sous administration directe du Royaume-Uni alors que les Français administreront directement une zone allant du littoral syrien jusqu'à l'Anatolie, soit le sud de la Turquie. D'autre part, la Palestine sera placée sous un condominium franco-britannique, alors que les Hachémites prendront le contrôle des États arabes indépendants sous la tutelle des Français au nord, et celle des Britanniques au sud. Enfin, la ligne Sykes-Picot qui coupe le Proche-Orient, est destinée à la construction d'un chemin de fer britannique allant de Haïfa à Bagdad.

Redistribution des cartes à la fin de la guerre

Cependant, à l'issue de la guerre, les Britanniques se retrouvent confrontés à tous leurs engagements qu'ils ne peuvent tenir. Les Anglais du Caire s'appuient alors sur la rhétorique wilsonienne du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes afin d'obtenir la remise en cause du traité et ainsi éjecter la France de la région. Comme l'analyse très précisément Henry Laurens, ils vont également s'appuyer sur le mouvement sioniste avec la déclaration Balfour de 1917 et l'établissement d'un foyer juif en Palestine afin de faire valoir ce droit des peuples à l'autodétermination. Comme il l'affirme non sans ironie, « ce droit des peuples signifie le droit de choisir la tutelle britannique ». Autrement dit, confrontés à de nouveaux dilemmes, les Anglais vont tenter d'affirmer leur soutien aux tribus arabes dans leur lutte pour l'indépendance en échange d'une tutelle britannique quand elles l'auront acquise, afin de rester la seule puissance coloniale dans la région.

De même, après que Lawrence d'Arabie lui a déclaré la teneur des accords Sykes-Picot, Faysal, le fils de Hussein, va œuvrer pour libérer Damas avant d'être proclamé roi de Syrie, territoire réservé aux Français dans les textes des accords. Alors que le traité de Versailles ne donne rien sur ces questions, ce sont les traités de San Remo en 1920 et de Sèvres en 1922 qui vont finalement entériner la division des mandats. La France va obtenir un mandat sur la Syrie et le Liban à la suite des accords de San Remo, tandis que les Britanniques obtiendront un mandat sur l'Irak et la Palestine à Sèvres.

Différence notoire du résultat final par rapport aux accords secrets de Sykes-Picot : les Anglais vont prendre conscience de la prééminence de la question pétrolière, et vont récupérer la ville de Mossoul, où se trouvent de nombreuses réserves, aux Français qui abandonnent là leur rêve d'une Grande Syrie. Les Français négocieront cependant une part de l'exploitation du pétrole par les Anglais.

Le dépeçage franco-britannique de l'Empire ottoman : des conséquences pérennes.

Comme le note encore Henry Laurens, cette division de l'Empire ottoman n'était en soi pas condamnable puisqu'elle était également voulue par les Hachémites. Mais elle a été faite de manière autoritaire par deux superpuissances impérialistes au détriment des populations locales. De même, face aux résistances - totalement légitimes - des populations indigènes se sentant bafouées par les traités, les deux puissances ont imposé les mandats à coups de guerres dans les territoires syrien, irakien et palestinien. Ainsi, le découpage du Moyen-Orient par ces différents traités successifs, initiés par les accords Sykes-Picot, n'est que le résultat de la négociation de deux puissances impérialistes cherchant à maximiser leurs intérêts.

Est-ce cependant étonnant si l'on adopte un point de vue réaliste et cynique, que les deux grands empires coloniaux se soient partagés de manière arbitraire les dépouilles de l'Empire ottoman au dépourvu des populations locales qu'ils ont trahies sans trop de scrupules ? Bien sûr que non, d'autant plus avec la dimension géostratégique revêtue par le Moyen-Orient, tant pour sa position géographique que ses ressources en pétrole ; cela n'en reste pas moins condamnable moralement.

Mais au-delà des dimensions éthique et morale surplombées par les intérêts géopolitiques des Français et des Britanniques, ce découpage territorial a surtout contribué à la déstabilisation de la région jusqu'à aujourd'hui. Si les velléités impérialistes des deux empires ont su endiguer le panarabisme amorcé par le chérif Hussein, la montée en puissance du nationalisme arabe dans la région s'est toujours appuyée sur l'illégitimité de ce découpage. De plus, l'institution de l'État israélien a contribué à entériner la région dans un cycle conflictuel ininterrompu depuis plusieurs décennies.

Vers un redécoupage des frontières ?

Henry Laurens - encore lui - parle « du spectre d'un nouveau Sykes-Picot » qui apparaît périodiquement, qui n'est rien d'autre que le fruit d'une prétendue supériorité morale occidentale pour régler les conflits dans la région au nom de la démocratie et du libéralisme. Cependant, qu'apporterait une redéfinition des frontières de cette zone, si ce n'est un nouveau motif de conflictualité ? Un redécoupage des frontières, bien qu'il semble idéal afin d'associer les limites géographiques aux réalités nationales et religieuses, conduirait vraisemblablement à (ré)ouvrir la boîte de Pandore.

La question des frontières est pourtant bien au cœur de l'actualité, en particulier avec la prolifération de l'État Islamique en Syrie et en Irak. Le rétablissement du califat fin juin 2014 et l'effacement des frontières imposées par les Occidentaux entre la Syrie et l'Irak ont témoigné de la volonté du groupe djihadiste d'affirmer sa logique transfrontalière en attaquant des frontières qu'ils jugent artificielles. Et c'est en cela que le contexte actuel reflète l'importance des cent ans des accords Sykes-Picot et des accords qui les ont suivis.

COMMENT DEVENIR UN HOMME, UN VRAI…

Il est des livres qui nous font voir la vie d'une manière inédite. Il est des livres qui nous ouvrent les portes d'une sagesse qui, depuis longtemps, était à notre portée, mais dont nous n'avions pas conscience. Le métier d'homme, écrit par Alexandre Jollien en 2002, est l'un de ces ouvrages. Incroyablement d'actualité, ce petit volume d'une centaine de pages nous invite à travailler sur nous-même, tout en acceptant autrui avec tolérance et bienveillance. Un concentré d'optimisme à lire absolument, si l'on veut devenir un homme, un vrai…

Marie Daoudal

« L'existence procède de la lutte, je ne le sais que trop. »

Alexandre Jollien souffre d'une athétose, un handicap qui lui a permis de découvrir très tôt que la vie est pleine d'obstacles. Dans son ouvrage, il part du principe que l'existence est en elle-même une lutte. Il reprend la formule d'Erasme, « On ne naît pas homme, on le devient », pour proposer une définition de la vie humaine empreinte d'humanisme. Pour lui chaque homme, de la naissance à la mort, doit se battre pour évoluer. De par sa maladie, Alexandre Jollien a pris conscience de cette lutte très tôt, mais il est certain que tout être humain en fait l'expérience un jour ou l'autre. Notre vie n'est rien d'autre qu'un travail constant sur nous-même. Cela peut être un travail qui s'exerce sur le corps, ou sur l'esprit ou même sur les aptitudes sociales. Cela se fait lentement, mais constamment. La vie évolue sans cesse.

Mais progresser vers l'idéal que nous souhaitons incarner n'est pas de tout repos. Le réel nous résiste, et nous devons constamment lutter afin de nous forger nous-mêmes. Pour ce faire, Alexandre Jollien insiste sur la force de la volonté. « Les esprits varient selon ce qu'ils exigent. Je vaux ce que je veux », disait Paul Valéry. L'auteur de Le Métier d'homme reprend cette citation à son compte. Le moteur de notre existence reste avant tout notre volonté. Renoncer, c'est mourir. Fortement influencé par la littérature et par la philosophie nietzschéenne, Alexandre Jollien écrit sur la vie humaine, ce « métier d'homme » dont nous faisons tous l'expérience.« Sacré métier d'homme ! Joyeux et austère, il réclame un périlleux investissement de tous les instants. Je ne puis le cerner en quelques lignes. Semblable tentative procéderait d'une belle naïveté. Cependant, j'ai essayé à tâtons de trouver les armes d'un combat ».

Malgré la complexité du concept, il réussit brillamment à expliquer sa conception de la vie, tout en évoquant les obstacles qu'il a dû lui-même surmonter et qu'il affronte encore aujourd'hui.

La question de la différence

« Alexandre Jollien a subi -disons-le ainsi- un accident de naissance. Strangulé par son cordon ombilical, il a, brièvement mais trop longuement, rencontré la mort dans ces minutes inaugurales consacrées d'habitude à l'épiphanie de la vie […] Débordant un corps répondant plus lentement aux sollicitations du monde, Alexandre déploie une pensée claire, lucide et voyante ». Dans la préface de Le Métier d'homme, Michel Onfray plante le décor. A partir de son expérience personnelle d' « anormal », le philosophe Alexandre Jollien nous fait part de sa vision de la vie et de la condition humaine.

La question de la normalité de l'individu, notamment, est étudiée avec minutie. Plusieurs angles sont envisagés. L'auteur évoque ainsi le poids du regard des autres sur sa propre perception de lui-même. Il écrit : « Je suis un anormal. On l'a dit assez. Je l'ai senti. Les mouvements des yeux qui passent à l'examen chaque parcelle de mon être me l'apprennent ». Ainsi, en ayant recours à de grands penseurs et à des épisodes biographiques, il analyse la relation des hommes avec autrui, et leur tendance à la conformité. Pour lui, chaque homme est unique. Vouloir devenir « normal » relève donc d'un non-sens. En effet, comment définir la nature humaine, elle qui est si diverse et variée ? Descartes, Rabelais et Valéry ont tous essayé de proposer une définition de la nature humaine. Alexandre Jollien les balaie d'un revers de la main. Une nature humaine définie reviendrait à enlever à chaque homme son unicité.Ainsi, il affirme en fin d'ouvrage : « Tout bien considéré, l'être humain n'échappe-t-il pas par nature à toute définition et à toute norme ? »

Tout en critiquant un anti-conformisme permanent qui reviendrait à être original pour être original, l'auteur met en lumière la richesse que peuvent apporter les marginaux, ceux qui ont une place différente au sein de la société. Ainsi, la question de la différence apparaît comme l'un des thèmes majeurs de cet essai autobiographique, à la fois parce que l'auteur est handicapé, mais aussi - et surtout - parce qu'il est un homme. Pourtant, s'il voit dans la différence une richesse, Alexandre Jollien ne nie pas qu'elle peut aussi entraîner de la souffrance, surtout dans notre rapport à autrui.

« Bien que je sois seul pour l'essentiel [...] la présence de l'autre jalonne mon existence »

« Sans l'autre, je ne suis rien, je n'existe pas. Autrui me constitue comme il peut me détruire ». Comme Aristote l'affirmait si bien, « l'homme est un animal politique », car l'homme communique avec autrui. En ce sens, nos relations avec nos semblables sont essentielles à notre évolution personnelle.

Jollien évoque les maîtres et les modèles que chacun se donne. Nous avons tous un guide, une personne que l'on admire et à qui nous aimerions ressembler. Cet autre nous inspire et nous pousse à nous surpasser. Mais autrui nous dérange également. Il peut être l'instigateur de nos peines et malheurs. Il nous juge, et peut parfois nous faire souffrir. Ici réside le paradoxe de la nature humaine. L' « insociable sociabilité » kantienne l'explique très bien. Nous sommes enclins à rechercher la compagnie d'autrui, mais nous ne pouvons la supporter trop longtemps. Pour Alexandre Jollien, le regard des autres est particulièrement important. « Tel regard fixe le mien, puis descend, là précisément où se trouve la preuve qu'il recherche : « il est handicapé ». » Voici, comment l'écrivain résume certaines de ses expériences personnelles, certaines rencontres avec des inconnus. Il dénonce les préjugés qui visent les personnes handicapées, mais aussi les autres êtres humains. Tous sont catalogués, alors que tous sont uniques.

Il se demande également comment se protéger de la souffrance infligée par le regard des autres. On peut évidemment se créer une carapace pour ne pas être vulnérable aux attaques de l'extérieur. Mais cette solution n'en est pas une. « Celui qui fuit les railleries s'isole et se prive bientôt des sourires qui aiment, des bras qui se tendent ». Ainsi, pour bénéficier des bienfaits que peut nous apporter autrui, il faut accepter qu'il puisse nous faire souffrir. Cela peut sembler triste. Mais pour Jollien, c'est cette souffrance qui nous pousse à nous surpasser. A chercher un sens au réel. A vivre.

Hymne à la joie

D'ailleurs, l'existence n'est pas que lutte et malheurs. Malgré les sujets sérieux qu'il aborde (le handicap, la souffrance, la lutte pour l'existence), Alexandre Jollien brille par son optimisme.

Ainsi, il parle de « combat joyeux » et met en lumière la sagesse de ceux qui savent rester heureux malgré les épreuves que la vie leur impose. Pour lui, la réussite réside dans la joie que l'on peut éprouver à un moment donné de notre existence. L'espoir étant l'une des composantes principales de cette joie. Il permet de continuer à lutter. Il écrit : « Le pire, c'est que j'ai longtemps cru que ces étiquettes étaient vraies, que l'équation : handicapé = malheureux est une loi établie, prouvée, incontestable [...] Combien de diagnostics à l'emporte-pièce enferment, réduisent et condamnent tout espoir ! » Et pourtant non, une personne handicapée n'est pas forcément malheureuse. Tout comme quelqu'un de bien portant peut être triste à en mourir. Tout dépend de la dose d'espoir de chacun. De sa manière d'affronter les problèmes que la vie met sur sa route.

Pour Alexandre Jollien, l'espoir est partout, même au creux de son écriture délicate et recherchée. En plus de nous donner un aperçu sur son intériorité de personne « anormale », il nous pousse à regarder au-delà des malheurs et désagréments que la vie nous inflige. Car au fond, la vie est aussi faite de joie. N'est-ce pas justement ce qui la rend digne d'être vécue ?

LE MONDE DE L'ART RENCONTRE CELUI DE LA GUERRE

Myriam Bernet

Nous sommes en 1914 et la Première Guerre mondiale éclate. Les soldats quittent leurs familles pour rejoindre les tranchées en très grand nombre. Parmi eux, des artistes sont également envoyés au front. Deux mondes qui se rencontrent, et qui ne semblent pas avoir de points communs. Et pourtant…

… de cette rencontre improbable naîtra l'invention du camouflage.

Déjà utilisé au temps de nos ancêtres lointains, cette technique permettant de se dissimuler a connu une importante évolution lors de la Première Guerre mondiale. Le camouflage fut alors beaucoup utilisé par l'armée française. Tout d'abord par l'uniforme avec la fabrication du modèle «bleu horizon», plus discret que les pantalons rouges d'antan. Le camouflage est ensuite utilisé comme une arme pour se protéger face aux attaques de l'ennemi. Nous devons son invention aux deux peintres français Lucien Victor Guirand de Scévola et Louis Guingot qui ont eu l'idée de dissimuler leurs canons derrière des toiles peintes aux couleurs de la nature. Ces toiles seront ensuite adoptées par les artilleurs qui se confondent ainsi avec le paysage alentour, un déguisement qui donnera naissance à la première veste léopard imaginée par Louis Guingot.

Les artistes au service de l'armée française.

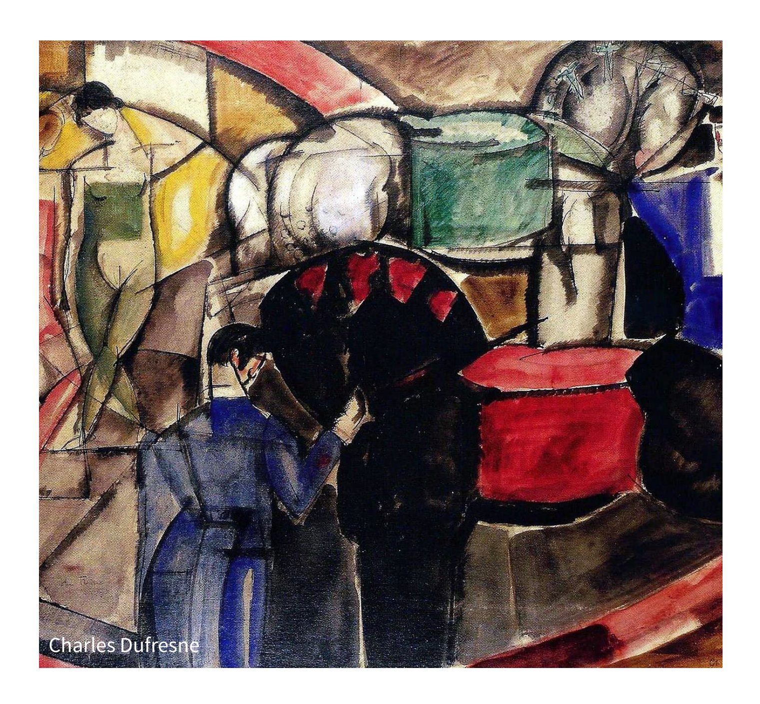
En 1914, le camouflage n'est pas encore reconnu par le Ministère de la Guerre. Cela n'empêche pas un groupe d'artistes de tout horizon de se regrouper afin de mettre leurs divers talents au service de l'armée française. Une cohabitation qui se révélera souvent difficile, à cause des divergences d'idées, mais tout de même payante. Entouré de ces artistes, qu'ils soient peintres, décorateurs de théâtre ou cubistes, le peintre Lucien Victor Guirand de Scévola persévère et continue ses expériences entre octobre et décembre 2014. Louis Guingot envoi du matériel fabriqué dans son atelier pour le besoin de ces expérimentations. Ainsi des objets factices sont fabriqués, tels que des arbres et de l'herbe, et les canons sont directement peints afin de se fondre complètement dans le paysage alentour. Guirand de Scévola arrive finalement à attirer l'attention de ses supérieurs sur ces expériences, et ce dernier, convaincu, apportera la cause au président de la République de l'époque Raymond Poincaré.

En 1915, le Ministère de la Guerre délivre l'acte de création de la première équipe de camouflage regroupée autour de Guirand de Scévola et composée d'artistes d'influences diverses, mobilisés ou pas. Parmi eux, nous retrouvons des experts du trompe-l'œil au théâtre comme Renain et Lavignac, des sculpteurs tels que Landowski et Louis de Monard, ou encore des peintres et illustrateurs à l'exemple de Camoin et Joseph

Pinchon. Cette équipe comptera aussi un mime, un écrivain et un comédien... Un atelier est alors installé à Amiens, et la section camouflage est officiellement créée. Les besoins sur le front sont tellement importants que des ateliers s'ouvrent à Paris, et d'autres, qui fournissent d'habitude les théâtres et les salles de spectacles, sont également mobilisés. D'ailleurs, pour la petite histoire, ces artistes camoufleurs étaient différenciés par un caméléon dessiné par Guirand de Scévola et brodé sur leur brassard blanc et rouge d'état-major. Ils tentent de cohabiter ensemble et de mettre en place le fruit de leurs travaux, entre installations de leurres avec des mannequins et camouflage de routes, de ponts et même de villages entiers.

La place du cubisme dans la section camouflage.

Engagés par l'intermédiaire du peintre Dunoyer de Segonzac, les artistes cubistes tiennent rapidement une position centrale dans ce projet militaire. En effet, leurs capacités à briser la forme des objets et à les dénaturer est précieuse. Parmi ces artistes, nous pouvons retrouver Dufresne, Herbin, Marcoussis et Boussingault. La peinture à motifs irréguliers directement inspirés du cubisme est appliquée sur les camions, le matériel ferroviaire, les pièces d'artillerie et même sur les avions. Malgré un succès sans équivoque, ce melting pot d'artistes regroupé sous la section camouflage vivra seulement le temps de la Première Guerre mondiale et disparaîtra avec celle-ci.


Charles Dufresne


Louis Marcoussis

THYLACINE

«TOUT MON TEMPS ÉTAIT DÉDIÉ À RENCONTRER DES GENS ET FAIRE DE LA MUSIQUE»

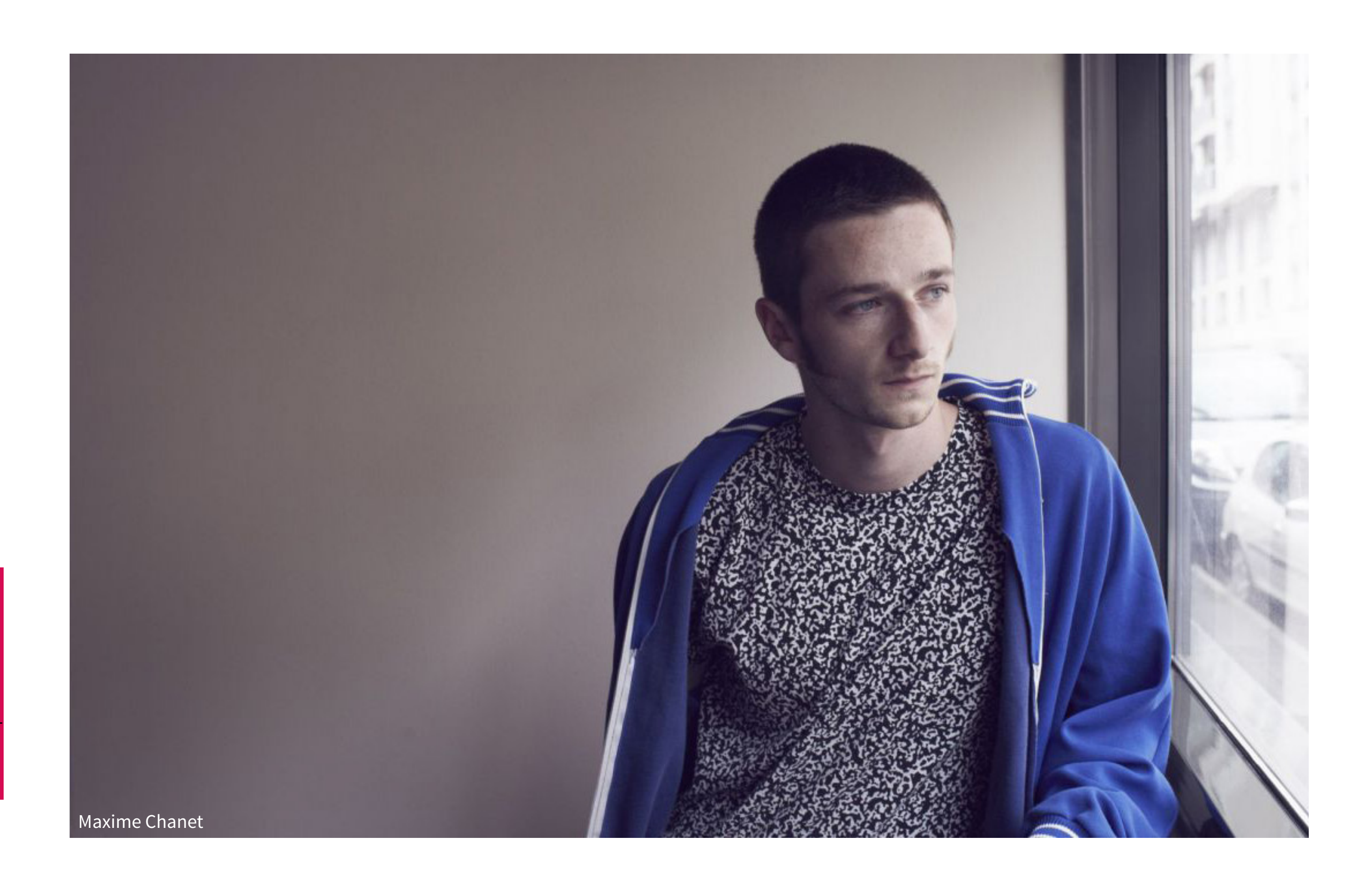


Amandine Lauriol

Propos recueillis par Amélie Coispel

William Rezé alias Thylacine est de ceux qui rêvent, voyagent, rencontrent. Il est de ceux qui composent la musique comme ils la vivent : intensément et sincèrement. En novembre, son premier album, Transsiberian invitait à un périple musical, entre Moscou et Vladivostok, entre sons de trains et chants authentiques. Quelques heures avant son passage sur la plus grande scène du festival Papillons de Nuit, le compositeur revient, tout en souvenirs, sur ces deux semaines qui ont fait naître Transsiberian.





Maxime Chanet

Maze t'avait rencontré en janvier 2015. A l'époque, tu parlais encore vaguement de ce projet qu'est Transsiberian : un voyage qui te permet de créer un album. Aujourd'hui, l'album est sorti, tu es en tournée pour le soumettre à ton public. Raconte-nous comment cela s'est passé.

Cela s'est très bien passé. Ça a été compliqué à monter mais c'était vraiment fou. Je suis partie avec une équipe vidéo pour ramener une petite série documentaire, en plus de l'album. Le voyage a duré deux semaines, pendant lesquelles je me suis arrêté dans plusieurs villages, pour enregistrer des gens. Les rencontres ont été folles, c'est vraiment ce qui a porté le projet, les rencontres humaines. Elles étaient d'abord des rencontres humaines, et certaines sont devenues des rencontres musicales aussi. Je ne pensais pas autant enregistrer, partout. Ça a été un peu tout : des vieilles dames dans des petits villages, des choristes, un chaman, des enfants, des sons d'ambiance, de trains etc. C'était hyper riche, c'était très fort.

Comment a été reçu le projet là-bas ?
Ça s'est passé au mieux que ça pouvait se passer car nous avons eu un super accueil du projet sur place. Les gens étaient hyper contents de partager leur musique, et honnêtement, il n'y a rien de mieux que de composer en ayant vécu des trucs fous comme ça. J'étais pendant deux ou trois jours dans une ville ou dans un petit village et je repartais ensuite deux ou trois jours dans le train donc j'avais un peu de temps pour coucher tout ça sur un morceau et composer directement dessus. Quand tu es traversé comme ça par des émotions, que tu vis des choses fortes, il n'y a rien de mieux pour faire de la musique. C'était ce que je m'étais imaginé et ça a été génial de voir que je ne m'étais pas trompé.

Beaucoup de gens disent que ces voyages si intenses permettent aussi de se retrouver soi-même. C'est un constat que tu as fait ?
Tu te retrouves, à la fois ta personne mais aussi ce que c'est que de faire de la musique. C'est con mais là-bas tu rencontres des gens qui ont des cultures totalement différentes et tu réussis à échanger grâce à la musique. Plein de choses se passent en parlant de musique. C'était aussi partir, être dans un cadre où pendant une période tu te coupes du reste. Mon seul but c'était de créer, de faire de la musique. Je trouve ça assez vital, à un moment donné, de t'échapper de tout. Plus personne ne te dérange, tu te nourris un maximum. Tout mon temps était dédié à rencontrer des gens et à faire de la musique.

Ce n'est pas difficile de se contraindre à écrire de cette façon ?
C'était une grosse pression, c'était un défi. Mais j'aime les défis. En art, de manière générale, les contraintes sont productives. J'avais calculé mon truc, je n'avais pas composé pendant trois mois pour être hyper frais, pas fatigué.

Je savais aussi qu'il y avait tous les ingrédients qui pour moi sont géniaux pour composer : les rencontres, les émotions, les paysages. À l'époque, je ne savais pas encore combien de titres j'allais faire. Mon but, ce n'était même pas un album. Je m'étais dit que déjà faire 5 ou 6 titres, c'était cool.

Donc tu partais plus sur un quatrième EP ?
Je ne savais pas et je n'avais pas envie de m'imposer trop de morceaux si ce n'était pas suffisamment bien. Je ne voulais pas sortir un album parce que je m'étais fixé un album. Ça dépend de ce qu'il se passe. Et il s'avère que j'ai été très productif dés le début, je suis revenu avec une douzaine de maquettes. Donc je ne me suis pas trop posé la question. Mais je ne m'étais pas fixé de point final.

Tu as jeté aussi, j'imagine ?
Oui, j'ai jeté un peu, donc finalement j'avais un peu de marge. J'ai jeté quelques bribes. Peut-être que je prendrais le temps de les reprendre. Après, il y a des trucs nuls hein (rires). Parfois, il y a seulement des petits débuts que, peut-être, je reprendrai. Mais c'est normal dans un processus comme celui-ci. J'ai vraiment l'habitude de faire un gros tri. J'ai aussi besoin de composer pour rien, ça te fait apprendre et découvrir des trucs, même si le résultat n'est pas assez intéressant pour être exploitable.

thylacine-transsiberianLa pochette est assez minimaliste. Il y a seulement le trajet du train. C'est une manière de mettre en exergue le voyage ?

C'est ça, ouais. En fait, je me suis fait tatouer le trajet et c'est après que je me suis rendu compte que ça ferait une bonne pochette. C'est un projet que tu ne peux pas raconter en mettant une photo ou quelque chose comme ça. C'est sur tout ce trajet que j'ai composé cet album, c'est sur tout ce trajet que j'ai fait toutes ces rencontres, c'est là que tout s'est construit. Au final, c'est ce qui résumait tout. J'aime bien être simple et efficace. Ça ne sert à rien d'en mettre des tonnes, sachant que je ne pourrais pas l'expliquer avec juste une pochette. Après j'ai pris le temps de développer l'intérieur du CD, avec pas mal de photos. Mais c'est vrai que de manière générale, j'aime bien l'esthétique assez minimaliste et efficace. C'est ce qui me ressemble.

Sur ta page Facebook, tu as partagé beaucoup de photos en argentique de ton voyage. Ce sont celles-ci que tu as mises dans l'album ?
Beaucoup, oui. Sur le vinyle, je me suis amusé à faire plusieurs formats avec des formats en grand, en détaché. Je reçois pas mal de photos de gens qui l'accrochent dans leur chambre, c'est cool. Il y a aussi des photos du documentaire, en couleurs. Mon album, c'est ma vision de ce projet, donc les photos, c'était aussi une vision plus visuelle de ce voyage et des rencontres que j'ai pu y faire.

La web série réalisée lors du voyage a été publiée sur internet. Est-ce qu'elle est destinée à autre chose, des festivals par exemple ?
On a essayé un peu de la faire tourner, j'ai essayé de trouver un diffuseur pour en faire un format un peu plus conséquent, un format documentaire vraiment, pas morcelé en série. Ce sont des choses en cours qui prennent pas mal de temps, après on verra. J'ai fait le festival Premier plan à Angers, déjà. Mais après, c'est pas vraiment mon job normalement. Je suis en partie producteur de la série mais je bosse aussi avec d'autres gens là-dessus.

Tu étais à la réalisation ?
Non, il y avait un réalisateur pour ça. J'étais un peu minutieux sur les montages, j'ai passé pas mal de temps pour que le résultat me ressemble et que ça ne soit pas quelque chose de différent. Mais je ne pouvais pas être partout, avec l'album à composer. Mais ça reste produit, en parti, par mon label.

On t'a vu à Art rock la semaine dernière, tu feras aussi Les 3 Éléphants à Laval ou encore Garorock à Marmande. Tu enchaînes les dates et les festivals...
Hier, on était à Nantes, demain, on est à Bruxelles, c'est cool. C'est bien, ça change parce qu'à Art rock, on était sur la scène B, on avait pas la scénographie. Alors que là, on est sur la Vulcain, on a tous nos kits, avec toute la scéno visuelle, ça n'a rien à voir. Le contraste est un peu fou.

XAVIER BEAUVOIS VS MAD MAX
DES GEEKS ET DES DIEUX

Nicolas Renaud

« Que c'est mauvais Mad Mad : Fury Road, très mauvais ». C'est avec ces mots que Xavier Beauvois a mis un coup de pied dans la fourmilière geek, le 13 mai dernier. La réaction de ces derniers ne s'est pas fait attendre. Pourquoi revenir sur cet accrochage anecdotique ? Il s'avère que cette conversation, houleuse, symbolise à elle seule une opposition idéologique dans la manière de concevoir le Cinéma en France.

Technique VS Création

Pour comprendre en quoi deux points de vues s'affrontent, il faut revenir sur les déclarations précédentes de Xavier Beauvois. Il a affirmé il y a quelques années : « La technique au cinéma s'apprend en vingt minutes ». Le réalisateur sous-entend ici que la technique (comment fonctionne une caméra, le son, le mixage, l'éclairage...), au fond, n'est pas très importante ou, en tout cas, n'a qu'un impact mineur sur le processus créatif de la réalisation.

Il enfoncera le clou en disant : « La technique, c'est le boulot des techniciens. Pas celui du réalisateur ». Donc technique et réalisation seraient indépendantes l'une de l'autre. Or pour le camp adverse il semblerait, qu'au contraire cela fasse partie intégrante de la création. En effet, si des réalisateurs comme Peter Jackson, Stanley Kubrick, ou David Fincher sont capables de créer des images dont la puissance est instantanée, c'est justement parce qu'ils connaissent à la perfection le fonctionnement du matériel. Artistiquement, l'utilisation du relief pour Avatar est incontestablement reconnue. Cela est certainement dû au fait que les prototypes des caméras 3D ont été fabriqués par le réalisateur lui-même, James Cameron. En sachant comment ces caméras fonctionnent techniquement, il sait ce qu'il est possible ou non de faire, et jusqu'où il peut aller. La frontière entre réalisation et technique ne semble donc pas si évidente.

Réalisateurs divins VS Artisans

Mais alors, si ce n'est pas la technique, qu'est-ce qui relève du domaine du réalisateur ? Prenons comme exemple la direction d'acteur et la « sensibilité ». A ce propos, Xavier Beauvois a sa petite idée : « La direction d'acteur, ça s'apprend pas. La sensibilité non plus ». C'est ici que la pensée élitiste, aristocratique diront certains, intervient. Si cela ne s'apprend pas, c'est parce qu'elle est innée. Il y a donc les réalisateurs touchés par la grâce de Dieu (des artistes donc) et les autres (de vulgaires artisans). Cette opposition entre les réalisateurs légitimes et les autres hiérarchise par la même occasion ceux qui sont considérés comme bons ou mauvais. Sans beaucoup extrapoler, ceux du premier groupe seraient ceux dits sérieux, ceux qui donnent des « films d'art », qui font le tour des festivals. En face il y aurait les œuvres plus commerciales, « excitées et bruyantes » (pour reprendre l'expression du journaliste Rafik Djoumi).

Voilà que se dessine l'interminable séparation entre films d'auteur (Des Hommes et des Dieux, Grand prix du jury à Cannes) et culture populaire (Mad Max : Fury Road sélectionné à Cannes... hors compétition). Comme s'ils s'excluaient réciproquement. Autrement dit, il y a les films de l'Elite et ceux du Peuple. Voilà que se retrouve en creux, une resucée de la lutte des classes.


Beauvois
@xavierbeauvois1
Suivre
Qu'est ce que c'est mauvais Mad Max fury road, très mauvais.
RETWEETS
23
J'AIME
30
13:42 - 13 mai 2016

Cinéma

L'IDENTITÉ DANS LA PEAU

Louise Des Places

S'encrer la peau n'est pas une pratique qui date d'hier. Si elle est apparue, ou réapparue, plus récemment dans notre culture occidentale, cette pratique millénaire a traversé les âges et les pays pour être celle que l'on connait aujourd'hui. Décoration corporelle, symbole personnel ou culturel, se tatouer est et a toujours été lié, d'une manière ou d'une autre, à une situation géographique et culturelle.

Dans plusieurs civilisations, le tatouage est considéré comme un rite de passage (chez les Polynésiens, Mentawais, Kabyles, Berbères, Nagas…) ou simplement un signe d'appartenance. Dans notre société, il est aujourd'hui considéré comme une façon de s'embellir, en suivant des modes et en possédant ses propres motifs récurrents. Cette modification corporelle permanente – ou presque - est de plus en plus considérée comme un simple atout esthétique, et c'est aussi pour cela qu'elle a gagné le statut d' «art du tatouage».

Le plus ancien témoin de cet art est un homme découvert gelé dans les Alpes italo-autrichiennes arborant de petits traits parallèles tatoués sur les lombaires et les jambes, supposés thérapeutiques, et dont la mort est datée du Néolithique, au niveau de la Préhistoire. On sait que de nombreux peuples ont réalisé les mêmes pratiques avec la découverte en Égypte de nombreuses momies tatouées datant d'entre 2000 avant Jésus-Christ et le début de l'ère chrétienne, et de plusieurs momies chinoises aux motifs animaliers. Au début de notre ère, certains textes décrivent même les Bretons comme un peuple tatoué, et d'autres du IIIè siècle portent la trace de pécheurs japonais recouverts de tatouages. Il faut attendre 1770 et les explorations du capitaine James Cook dans le Pacifique pour que les Européens «redécouvrent» le tatouage aux abords de Tahiti.

D'abord arboré par les marins, les tatouages se répandent de plus en plus en Europe et plusieurs personnalités politiques participent à leur démocratisation : le roi du Danemark Frédéric IX se fait tatouer un dragon chinois sur le torse, le tsar russe Nicolas II une épée sur la poitrine, ou encore le premier ministre britannique Winston Churchill porte une ancre sur le bras… Aujourd'hui le tatouage s'ancre dans une démarche artistique populaire. On compte par exemple plus de 2 000 salons de tatouage en France et près d'une personne sur dix serait concernée.

Même si le tatouage occidental est presque devenu une «tendance», il n'en est pas de même pour d'autres coins du globe où la pratique du tatouage garde une certaine profondeur et symbolique.

Le tatouage japonais : l'art des bad boys

Le tatouage au Japon existe dans certaines tribus depuis la Préhistoire :chez les Aïnous, par exemple, un des peuples pionniers du Japon. En marquant le visage des femmes au-dessus des lèvres avant leur mariage, les tatouages étaient censés préserver les femmes des rapts qui les menaient dans des maisons closes japonaises. Ils avaient aussi un rôle fortement symbolique.

Vers le XVIIIème siècle, le tatouage se forge une bonne réputation au Japon où les hommes aux métiers difficiles commencent à se faire tatouer des animaux considérés comme forts : des lions, des tigres, des dragons, des chevaux ou des coqs.

Puis les membres de la mafia japonaise, les Yakuzas, s'approprièrent l'art en obligeant par exemple les nouveaux membres à se faire tatouer. Ces tatouages sont réputés pour être de véritables chefs d'œuvre très artistiques et souvent colorés.



Jimmy Nelson

Ce sont ceux que l'on voit le plus souvent lorsque l'on s'intéresse à l'art du tatouage au Japon. Ils utilisent des motifs essentiellement figuratifs comme des fleurs, de la végétation, des animaux (poissons, chats, insectes...).

Encore mal vus au Japon (ils sont souvent interdits dans les piscines publiques, les salles de sport...), les tatoués se contentent souvent de motifs simples et discrets pour ne pas être assimilés aux bandits dont les tatouages étaient une punition pendant des siècles ou au crime organisé.

Le tatouage polynésien : place majeure dans la culture et les croyances

Le tatouage polynésien est réputé pour sa variété de motifs (animaux, végétaux, formes géométriques...). Il marquait l'appartenance à un rang social élevé ou répondait à certaines croyances, comme celle qui dit que le tatouage favoriserait la fécondité ou permettrait d'entretenir des liens avec les ancêtres. Le tatouage des enfants était une véritable cérémonie familiale et religieuse équivalant à un baptême au cours duquel les filles de douze ans se faisaient tatouer la main droite afin d'être considérées aptes à participer à diverses tâches quotidiennes comme la préparation des repas.

Dans les Îles Marquises, le tatouage jouait essentiellement un rôle esthétique. La tradition voulait qu'il soit effectué par un prêtre au court d'une cérémonie où des spectateurs masculins encourageaient le tatoué par des chants. La peau était percée à l'aide d'un objet pointu (os d'oiseau, morceau de nacre) fixé sur un manche en bambou. Toutes les parties du corps pouvaient être tatouées à l'exception de la paume des mains et de la plante des pieds. Le Tiki, objet sacré considéré comme protecteur, est un motif récurent du tatouage marquisien.

En Nouvelle-Zélande les mokos sont des tatouages célèbres recouvrant le visage des hommes afin de commémorer un accomplissement mais aussi de rendre hommage à un proche décédé. Les événement de la vie sont retranscrits sous forme de motifs s'inspirant de la nature.

Les femmes Maoris sont traditionnellement moins tatouées que les hommes. Elles mettent en valeur leurs lèvres, leur menton, leur front ainsi que leurs joues par de fines lignes. Les tatouages des Néo-Zélandaises étaient essentiellement liés au mariage. Effectués vers l'âge de 20 ans, ils étaient considérés comme un atout de séduction et devaient permettre aux jeunes femmes embellies d'être prêtes pour le mariage.

Pour les Maoris, le moko est fort de symboles. Chaque moko est différent et est une véritable révélation sur l'identité de l'individu.

La tatouage Africain : divers et varié, comme ses régions

En Afrique du Nord, on trouve différentes pratiques de tatouage. Elles peuvent être religieuses comme chez les Coptes, chrétiens d'Égypte, qui marquaient sur leur peau la date de leur pèlerinage à Jérusalem ou se faisaient tatouer des symboles comme la croix copte. De nombreux prêtres ou même suiveurs coptes renouent avec la tradition en s'encrant ces symboles.

Cependant l'Islam, la religion dominante en Afrique du Nord, interdit le tatouage permanent (comme les trois grandes religions monothéistes). Pour se tatouer tout en respectant la religion, les femmes ont acquis un grand savoir faire du henné, qui laisse des dessins éphémères sur la peau.

D'abord utilisé pour différencier les différentes tribus, l'art du tatouage berbère s'est lié étroitement à l'ensemble des rites païens de magie et sorcellerie dont certaines campagnes sont toujours imprégnées. Par exemple, le tatouage appelé « el-âyacha » (« celui qui fait vivre »), est encore pratiqué par les femmes pour protéger leurs enfants du mauvais sort et éloigner le mauvais œil. Le tatouage a donc une fonction de protection mais aussi de communication entre le monde des humains et celui des esprits.

La tatouage tribal est le plus répandu dans les pays d'Afrique subsaharienne. Il est fréquemment effectué par scarifications.

Selon les pays et les tribus, le tatouage a plusieurs significations. Dans certaines cultures il a pour but d'embellir, dans d'autres il est le symbole du passage d'un état à un autre, comme, par exemple, le mariage ou le passage de l'adolescence à l'âge adulte.

Chez les Sarakole d'Afrique Occidentale, les jeunes filles se faisaient tatouer les gencives en bleu ; pratique que l'on retrouve au Mali où les femmes tatouent leurs bouches et leurs lèvres, comme symbole de leur identité culturelle.

Chez les Konkomba du Togo du Nord, les hommes et les femmes avaient le torse scarifié. Ces «agressions corporelles» doivent fortifier la personnalité et le caractère de celui qui les subit. C'est un rite important.

Le tatouage américain : né bien avant la colonisation

En Amérique du Sud, les premiers tatouages viendraient des Mayas, hommes et femmes, qui avaient pour coutume de s'encrer jusqu'à la taille. Aux prêtres revenaient le privilège de pouvoir recouvrir entièrement leur corps de tatouage afin de se rapprocher des Dieux.

En Amérique du Nord, la pratique du tatouage étaient fortement répandue et remplaçait parfois l'habillement, avec la peinture corporelle. Chez les Indiens (tels que les Sioux ou les Iroquois), le tatouage désignait, en plus de l'appartenance à une tribu, un

rang social, l'accomplissement d'un acte de bravoure... Si ces tatouages n'ont plus la même signification aujourd'hui, les descendants de ces tribus peuvent en arborer fièrement les symboles.

Le peuple inuit des zones arctiques de l'Amérique était aussi très porté sur le tatouage. Selon leurs croyances, une femme non tatouée ne pouvait trouver la paix après la mort. Quant aux hommes, ils étaient tatoués en fonction de leur nombre de prises et donc de leur contribution à la tribu. Un homme très tatoué était un homme avec beaucoup de prestige.

Même si les significations originelles de certains tatouages peuvent avoir disparu par faute de différentes tentatives d'unification de la culture par les Européens ou les Américains, de nombreuses personnes continuent à porter ces tatouages traditionnels pour se réapproprier leur culture et leur identité.

Le monde est rempli de beaux tatouages à admirer. Mais rappelez-vous avant de passer sous l'aiguille que si ça appartient à une culture qui n'est pas la vôtre, alors vous n'avez pas d'excuse pour vous l'approprier.


Parkinson

LES FABLABS, UNE PORTE OUVERTE SUR DE NOUVEAUX APPRENTISSAGES

Lola Fontanié

Depuis plusieurs années les Fablabs («Fabrication Labotary») prennent une ampleur internationale. Ces associations ouvertes au public (aux entrepreneurs, aux designers, aux artistes, aux bricoleurs, aux étudiants, à n'importe quelle personne passionnée) mettent à disposition toutes sortes d'outils et de machines utilisés pour la conception et la réalisation d'objets.

Le Fablab est né en 2002 au MIT (Massachusetts Institute of Technology), lancé par le professeur Neil Gershenfeld. C'est avant tout un espace de rencontre et de création collaborative qui permet à des non-spécialistes de prendre le contrôle d'outils techniques et de devenir son propre entrepreneur. Deux pôles dans cette organisation. Un pôle associatif, où vous et moi, particuliers, cherchons à entrer en contact avec des professionnels, à avoir une formation ou tout simplement, réaliser un projet. Un pôle professionnel, où des techniciens délivrent des formations, travaillent en partenariats avec l'association sur leurs projets d'entreprises etc. Création originale de drones, impressions 3D en tous genres... bref, une ouverture conséquente sur des machines et des techniques qui paraissaient auparavant inaccessibles. Le financement de l'association se fait bien sûr par les adhésions et l'utilisation des machines (celles qui consomment beaucoup d'énergie peuvent être facturées de l'heure) mais également de l'argent délivré par des sponsors, ainsi que des aides soumises par le ministère de la Culture.

«Le Fablab est une porte où laisser cours à son imagination, ses envies, et faire apparaître des collaborations avec des professionnels.» (accueil d'Artilect, le Fablab de Toulouse)
Les Fablabs représentent un avantage conséquent pour tous les étudiants et notamment étudiants en arts. Dès lors que l'on est adhérent, on peut faire un «appel à compétences» (ces réunions ont lieu toutes les semaines), c'est-à-dire organiser la présentation d'un projet ; c'est une première ouverture sur l'extérieur. On peut dès lors gagner en

précision dans la réalisation d'une forme, apprendre et communiquer de manière ludique. Quoi de mieux? C'est un véritable microcosme, «c'est comme un arbre avec plein de branches» nous confie une élève de l'ISDAT (Institut Supérieur Des Arts de Toulouse).

Les Fablabs communiquent de plus en plus entre eux, devenant un réseau puissant où les conceptions peuvent se faire en collaboration aux quatre coins du monde. Il a fallu attendre 2009 pour que ces ateliers arrivent en France avec Artilect, le FabLab de Toulouse, puis à Cergy-Pontoise, à Rennes, etc. En septembre 2015 il existe 618 Fablabs dans le monde dont 60 en France.

Les Fablabs ne sont pas uniquement des associations mettant à disposition du matériel ; c'est une véritable communauté qui souhaite établir un mode de production écologique. Ils représentent une sorte d'émancipation de la production capitaliste. On parlait de logiciel libre, nous tendons maintenant vers du Open Hardware ou matériel libre.

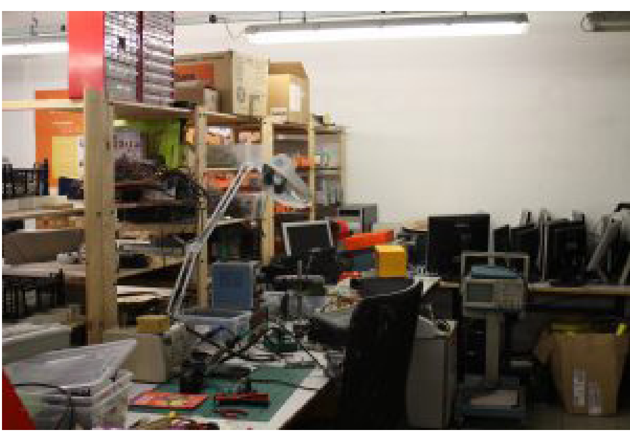
Matthew B. Crawford, philosophe américain, écrit dans Éloge du carburateur : « La disparition des outils de notre horizon éducatif est le premier pas sur la voie de l'ignorance totale du monde d'artefacts dans lequel nous vivons. Ce que les gens ordinaires fabriquaient hier, aujourd'hui, ils l'achètent ; et ce qu'ils réparaient eux-mêmes, ils le remplacent intégralement. » Les Fablabs permettent une réappropriation de notre propre consommation et des outils et objets que l'on utilise. Jean Lievens, dans la préface de Sauver le monde réagit à cela. Il écrit : «Michel Bauwens entrevoit dans l'enchevêtrement apparent de phénomènes nouveaux tels que l'économie collaborative, les réseaux peer-to-peer, l'open source, le crowdsourcing, les FabLabs, les micro-usines, le mouvement des «makers», l'agriculture urbaine…, un modèle qui nous mène vers une société postcapitaliste, où le marché doit enfin se soumettre à la logique des commons (du bien commun).»

Cependant, la prise de recul sur ces organisations est encore trop faible et les critiques restent partagées entre révolution collaborative et porte ouverte au gaspillage de masse. L'image qu'ils renvoient a beau être révolutionnaire, ils restent largement soutenus par des entreprises privées, sans compter que l'autonomisation et la perte de la spécialisation technique que les Fablabs offrent sont à double tranchant. Et surtout, bien que les outils et les matériels soient là, les idées et les formes commencent tout juste à réellement apparaître. Le potentiel créatif et artistique peine à s'épanouir. On s'enthousiasme des capacités que ces lieux offrent sans réellement se les approprier.

Alors artistes, à vos Fablab!



Artilect, Fablab de Toulouse - Photographie de Lola Fontanié



Art

NOUVEL ALBUM D'UN TIMIDE EXCENTRIQUE - LE FILM DE PHILIPPE KATERINE

Alénice Legoux

Après l'avoir aperçu plusieurs fois ces dernières années dans des films comme Gaz de France ou La Tour de contrôle infernale, Philippe Katerine nous revient enfin avec un nouvel album : Le Film. Dans un style plus intimiste que ces derniers opus. Il nous offre un petit bijou de tendresse, d'humour et de sincérité. Dans un univers beaucoup moins clinquant que ses célèbres titres : Louxor, j'adore ou Banane, Le Film est une immersion dans la vie de cet artiste, trop souvent accusé d'être provocant et second degré. Katerine semble transmettre toute sa sensibilité ; ses chansons comme des poèmes évoquent l'histoire d'amour qu'il partage avec sa femme, Julie Depardieu, ses enfants...

Le nouvel album d'un excentrique timide

Katerine est toujours apparu comme un étrange personnage à la fois complexe et farfelu. Ses chansons elles-mêmes sont paradoxales : mêlant d'un côté l'absurde et le second degré et de l'autre, une forme de sincérité presque naïve.

Un évènement important dans la vie de l'artiste marque la création et la singularité de ce nouvel album : le décès de son père en 2014. D'ailleurs, dans le troisième titre de l'album, Papa, l'artiste rend un tendre hommage à son père et raconte la difficulté qu'il a rencontrée face à ce deuil, ses désirs de meurtres, d'où le décès d'un malheureux hérisson, ce qui a été, en quelque sorte, la petite anecdote promotionnelle de son album.

Les enfants de moins de 3 ans et la mort du hérisson

La façon dont l'artiste nous raconte ses histoires, inspirées des petits événements de la vie, des banalités, des détails mais aussi de ses sentiments profonds, ses angoisses, fait la particularité de cet album face aux précédents. Les mélodies sont douces, arrangées avec un chœur d'enfants, un piano et un harmonica, l'instrument privilégié de son père. Les chansons, comme des poèmes, semblent tout droit sortir d'un petit carnet intime, elles offrent des réflexions sur des détails du monde : l'étrangeté de la vie et de ses rencontres dans Le Film, un questionnement sur la mort et l'éphémère dans Les Objets... Plusieurs autres titres évoquent sa famille et plus particulièrement sa femme, avec des mélodies très suaves dans Pas simple et A l'Elysée par exemple. Il est également souvent question de ses enfants.D'ailleurs, la plupart des chansons ne sont pas sans rappeler l'esthétique de la comptine, appuyée par le chœur d'enfants qui accompagne l'artiste. Ces morceaux associent simplicité et humour, notamment lorsque Katerine nous décrit le comportement étrange et déroutant des enfants de moins de 3 ans...

C'est un moment parfait...

Le Film est un album simple et sincère, rempli d'une sensibilité que Katerine, jusqu'à présent, ne nous avait pas encore dévoilé. À savourer sans modération, il est sûrement destiné à un public plus vaste que ses précédentes créations, grâce à des morceaux moins extravagants, moins absurdes. Le leitmotiv de l'artiste dans cet album semble être de nous montrer que malgré les aléas de la vie, il faut prendre les instants les plus simples pour en faire des moments parfaits...


Lionel Bonaventure

Musique

Fabien Randrianarisoa

DU BRUN AU VERT, LA VALSE DE VIENNE

Le 22 mai, tous les regards étaient tournés vers les élections présidentielles autrichiennes. La gauche et la droite éliminés dès le premier tour, l'extrême droite aux portes du pouvoir. Symbole de la dérive populiste en Europe ?

31026 voix d'écart sur 4,5 millions de suffrages exprimés, une goutte d'eau. C'est ainsi que l'écologiste Alexander Van Der Bellen a été élu à la tête de l'Autriche le 23 mai dernier, face à une extrême droite donnée largement favorite. Avant la participation des 900.000 électeurs par correspondance, dimanche 22 mai, au terme dépouillement des bulletins, c'est Norbert Hofer, candidat de la droite radicale FPÖ qui devançait son rival de 3,8 points, avec des scores respectifs de 51,9% et 48,1%. L'Autriche retient son souffle.

3.8 points d'écart, et un gouffre entre deux projets de société

D'un côté un candidat libéral écologiste, qui se présente comme un enfant de réfugiés, européen convaincu, et défenseur d'une politique migratoire généreuse. Professeur d'économie à l'université de Vienne, Alexander Van der Bellen fait campagne au centre et séduit les classes aisées et urbaines.

De l'autre celui de Norbert Hofer, nationaliste, eurosceptique islamophobe, focalisé sur le rejet des migrants, qui fait campagne le pistolet à la ceinture. Des positions, qui font mouche auprès de la présidente du Front National qui salue sa performance au premier tour.

Mes plus sincères félicitations à nos amis du #FPÖ pour ce résultat magnifique. Bravo au peuple autrichien ! MLP #BPW2016
— Marine Le Pen (@MLP_ officiel) 24 avril 2016

Avec 36,4% des voix, Norbert Höfer réalise le meilleur résultat du FPÖ à une élection nationale depuis la guerre, loin devant l'écologiste Alexander Van der Bellen (20,4% des voix).

Vote sanction

Sanctionnés pour leur gestion de la crise migratoire, dans un pays qui a accueilli 1% de sa population en 2015, les partis social-démocrate et conservateur, en coalition depuis 2008, sont éliminés d'entrée. C'est la gueule de bois. Avec le cinquième taux de chômage le plus bas d'Europe (8,6%), et un PIB par habitant supérieur à la moyenne européenne, les autrichiens ne souffrent pourtant pas particulièrement de l'austérité budgétaire. Mais derrière les mouvements migratoires, se cache la peur du déclassement.

Dédiabolisation

Entre la présidentielle de 2010 et celles de 2016, le FPÖ gagne 20 points. La recette miracle ? La même que celle du Front National, la dédiabolisation. Le parti se débarrasse de ses cadres encombrants, comme Andreas Mölzer, pour avoir qualifié l'UE de «conglomérat de nègres» en 2014. Peu à peu les propos xénophobes et antisémites, sont gommées, et le FPÖ met l'accent sur le pouvoir d'achat et la protection sociale. Raie sur le coté, 45 ans, ingénieur dans l'aéronautique, difficile de faire plus lisse que Norbert Hofer. La magie opère.

Et maintenant ?

Le président autrichien n'a pas les mêmes pouvoirs que son homologue français, mais il est malgré tout le chef des armées, nomme le chancelier, et peut dissoudre le Parlement. Or, en cas d'élections anticipées, le FPÖ est certain d'arriver en tête.

Le Front National peut bien se réjouir d' «une courte défaite numérique mais une vraie victoire politique». Hongrie, Pologne, Croatie, Scandinavie, République Tchèque, Slovaquie : A petits pas, l'extrême droite européenne progresse. Sauf qu'à un an des élections présidentielles françaises, les chances de voir émerger des ruines Europe Écologie les Verts, un candidat au second tour, sont proches de zéro.


Dieter Nagl, AFP

Actualité

PÈLERINAGE À JIMBOCHO

Frédérique Veilleux-Patry

Jimbocho… Jimbocho, voilà un nom qui devrait sonner doux à l'oreille de tous les adeptes de la lecture. Des vieux livres antiques arabes aux derniers romans à succès américains, la cité des livres japonaise me semblait être une promesse d'aventure lors de mon dernier voyage au Japon. Il ne me fallut pas plus d'une ou deux rumeurs la concernant pour décider de conquérir son labyrinthe et partir à la recherche de mon saint Graal littéraire.

Un peu d'histoire

Situé à l'intersection de Yakusuni-Dori et Yakusan-Dori dans le district de Kanda à Tokyo, Jimbocho est reconnu comme étant l'un des quartiers les plus littéraires au monde. Regroupant pas moins de cent soixante-dix librairies consacrées à la vente d'ouvrages neufs ou usagés, il est l'endroit idéal pour tout amateur de lecture désirant occuper son esprit le temps d'un, deux ou trois cafés.

Il tire son nom d'un samurai, Nagaharû Jinbo qui aurait vécu au XVIIe siècle. En 1903, un feu gigantesque détruit une grande partie de l'arrondissement et un professeur d'université appelé Shigeo Iwamani décide d'ouvrir, à la suite des cendres, un premier magasin de livre qui deviendra plus tard la prestigieuse maison d'édition Iwamani Shoten.

De nos jours, le quartier en est devenu un universitaire et est le haut lieu des intellectuels et des amoureux de l'imaginaire. La majorité des boutiques sont situés sur le côté sud afin de protéger les livres des rayons du soleil.

Que vous cherchiez un livre rare et antique ou le dernier bestseller, Jimbocho et ses dédales de bibliothèque sauront vous l'offrir.

Une épopée de quelques heures

Comme il peut être aisé de le deviner, le quartier s'élève en incontournable pour tout touriste qui possède l'amour des livres. Certes, l'anglais n'est peut-être pas la langue la plus populaire parmi les rayons et le français encore moins, mais une simple balade parmi la senteur odorante des cafés environnant suffit à émoustiller les esprits les plus moroses.

Et s'il y a une chose que j'ai découverte avec bonheur à Jimbocho, c'est que la vieillesse d'un livre a elle aussi un parfum.

En construisant l'itinéraire de mon voyage pour le Japon, j'avais depuis longtemps décidé d'y faire halte. Un peu tel un pèlerinage personnel, j'espérais y trouver mon saint Graal : les éditions japonaises de Terre des Hommes et de Vol de Nuit d'Antoine de Saint-Exupéry.

Lorsque je fis part de mon projet à certains de mes amis, ils s'écrièrent, tous armés du bon sens populaire :

«Mais tu en as déjà plusieurs exemplaires et tu ne parles pas un mot de japonais !»

Ce à quoi je répondis, tel un rat de bibliothèque égal à lui-même :

«On n'a jamais son livre préféré en quantité suffisante.»

Peut-être auraient-ils davantage été de mon côté s'ils avaient su ce que je m'apprête à vous révéler. Ce qui motivait réellement le cœur de ces fastidieuses futures recherches dans ce quartier littéraire était la chose suivante :

La couverture des deux ouvrages dans leur édition japonaise avait été illustré et préfacé (dans le cas de Terre des Hommes) par Hayao Miyazaki, un réalisateur de films d'animations mondialement connu.

J'avais l'impression que cet objet – un objet que j'ai toujours vénéré, de surcroît - auquel mes deux artistes préférés avaient contribué, était un peu la concrétisation d'une certaine folie : d'un idéal artistique qui pourrait se tenir dans la paumes de mes mains.

Autant vous le dire, le sacré me

semblait être au goût du jour.

Jimbocho

Je mis le pied dans le royaume du livre équipé du strict nécessaire : une photo des deux ouvrages, une carte et une boussole (au Japon la plupart des rues n'ont pas de noms) et une traduction effectué par un ami : Konno Hon wa Arimaska ? Avez-vous ce livre ? J'avais également à ma disposition deux langues occidentales plus ou moins utiles et un sourire se voulant efficace, mais malheureusement sous le joug des aléas de ma timidité.

L'endroit avait définitivement quelque chose de pittoresque, malgré l'aspect électrisant et moderne de Tokyo. Les première boutiques me donnèrent une drôle d'impression ; comme si les libraires du royaume étaient passé maîtresses dans l'art du chaos organisé.

Les contrastes d'une boutique à l'autre étaient impressionnants : pendant plusieurs minutes, l'uniformité des tons sépia s'installaient pour finalement s'arrêter brusquement à une boutique de mangas ou de light novels. L'humidité des livres était alors remplacé par le froissement du papier plastique. À Jimbocho, aucune thématique n'est oubliée ; je vis de nombreuses estampes et des cartes d'une vieillesse à en faire frémir même les imaginations les plus décrépites.

Il faut le dire : pendant les premières heures, mon objectif s'égara quelque peu.

Je me pris souvent au jeu de mes recherche ; parfois, en montrant ma photo, une grande tirade explicative en japonais démarrait et je hochais la tête sans rien comprendre. À maintes reprises, il m'arriva aussi de m'apercevoir après une dizaine de minutes, à la vue d'un titre en anglais, que j'étais dans une librairie exclusivement consacré aux sciences, à l'art calligraphique ou aux romans érotiques. Je repliais donc ma photographie en riant et m'éclipsais.

Les livres étaient vieux, très vieux. À certains moments, j'en vins même à douter que les dinosaures n'aient jamais été lettrés.

Et puis… ?

En fin de journée, le glas de la réalité sonna à mes oreilles : je n'avais absolument aucune idée de la popularité de Saint-Exupéry au Japon. Un peu naïvement, j'avais pris pour acquis que puisque son œuvre était universelle, elle devait être partout en vente.

Éloignée, un peu maussade, je déambulais maintenant dans l'équivalent musical de Jimbocho. Ce qui n'était pas pour me déplaire, mais pas pour me ravir non plus.

Je vis alors, entre deux boutiques de sucreries, une dernière petite librairie.

Encore aujourd'hui, je n'ai aucune certitude quant aux types de romans qu'il y avait sur les étagères. Toujours est-il qu'une vieille dame absolument rayonnante m'accueillit et qu'animé de l'énergie du dernier espoir, je lui posai ma question :

« Konno Hon wa Arimaska ? »

«Chotto matte kudasai [Un instant s'il vous plait].»

Ou à peu près.

Mon cœur se mit à palpiter : se pouvait-il que… ?

À mesure qu'elle continuait à «dialoguer» avec moi, elle tira un petit livre où semblaient être répertoriés toutes les librairies de la région. Elle entoura une suite de caractère et me dit quelque chose en japonais en attendant visiblement une réponse.

J'éclatais franchement de rire et elle aussi.

Elle sortit une carte puis entoura un emplacement en me répétant la même chose. Je devinais aisément que l'endroit entouré était ma destination, mais je n'arrivais pas à comprendre où nous étions positionné. Elle me poussa alors gentiment dans la rue en riant et en me répétant inlassablement la même chose.

Je restai quelques minutes abasourdie sur le trottoir : j'avais la carte et le nom en japonais d'où je pouvais trouver mes ouvrages, mais aucune idée de comment m'y rendre.

Un Japonais qui visiblement avait entendu la conversation m'approcha et me demanda dans un anglais très approximatif : «Vous recherchez… [Insérer ici le nom japonais de la librairie] ?»

Je hochai vigoureusement la tête.

Quelques minutes plus tard, je ressortis de l'immeuble un sourire flamboyant aux lèvres. Les deux livres en main.

ALPHABET
DE A À Z

Kevin Dufreche

De Cherbourg à Rennes, Alphabet traine depuis déjà quelques années sur les scènes de l'ouest de la France. Trois garçons tout de noir vêtus sur scène, mystérieux voire mystiques, qui sont en ce moment en pleine production d'un EP qui promet. Nous les avons rencontrés.

Musique

Racontez-nous d'où vous venez ! Vous partez du groupe Soft Burp, monté à Cherbourg, c'est ça ?
On a commencé à jouer ensemble il y a dix ans en effet, dans un groupe de rock qui s'appelait Soft Burp. En arrivant à la fac, on a eu envie de continuer à jouer ensemble, mais dans un projet plus frais et qui nous ressemblerait plus. On a donc créé ALPHABET.

Vous êtes installés à Rennes depuis un moment, est-ce qu'il y a quelque chose de spécial dans cette ville au niveau musical ?
On a décidé de venir habiter à Rennes pour les études de musicologie qui n'existent pas à Caen d'une part, et aussi parce que c'est un bel endroit, où la culture et la musique occupent une place effectivement prépondérante.

Comment définiriez-vous votre musique ?
Quelques mois après la création d'ALPHABET, on a été programmé aux Transmusicales et ils avaient trouvé la formule d'électro-organique pour définir notre musique. On aime assez bien la réutiliser. Mais pour être plus précis, c'est un mélange de sons modernes et synthétiques (sampler, synthés…) avec des sons chauds et organiques (beaucoup de voix, parfois modifiées, guitare, percussions…).

Vous venez du rock, quand s'est faite la bascule pour passer à quelque chose d'un peu plus électro ?
La bascule s'est faite petit à petit, car à la fin de notre projet Soft Burp, on se dirigeait déjà vers quelque chose de plus électronique. C'est quelque chose qui est venu naturellement et progressivement je crois.

Vous êtes jeunes, comme nous, on sent dans votre musique quelque chose de Muse, d'Alt-J aussi (surtout). Ce sont vos influences ?
On écoute beaucoup de groupes et artistes actuels. Il y a tellement de choses différentes qui viennent de tout horizons. Ça donne un peu le vertige, mais quand on sait où chercher, c'est un peu moins effrayant. On a découvert Alt-J après l'écriture de nos premiers morceaux et on a vraiment accroché. Muse on connaissait évidemment avant, mais je ne suis pas sûr que ça soit un groupe qui nous inspire vraiment. Pour la voix et le côté électro on préfère Radiohead ou Fever Ray par exemple.

Vous avez décidé de financer votre EP grâce à un crowdfunding. Pourquoi cette forme ?
Le crowdfunding pour aider au financement de notre EP qui sortira en automne prochain s'est terminé en atteignant la belle somme de 7638€ ! On ne s'attendait vraiment pas à ce résultat. On a choisi de demander de l'aide aux gens par ce biais là car après le financement des deux premiers titres et clips, on n'avait plus de quoi terminer l'EP qu'on avait en tête. Et puis on trouve que le financement participatif est un beau moyen de montrer son soutien à un projet.

C'est l'avenir pour les groupes qui se lancent ?
Il y aura sûrement d'autres formes bientôt pour aider les projets à se mettre en place, mais pour l'instant c'est un moyen qui est de plus en plus utilisé, même pour réunir de grosses sommes pour les films…

Votre musique et votre manière de jouer laisse beaucoup de place au chant, à la voix, ce qui est rare aujourd'hui. C'est un choix conscient ou c'est simplement votre musique qui provoque ça ?
C'est vrai qu'on s'est rendu compte que la voix s'effaçait petit à petit pour laisser la place aux machines avec l'explosion du nombre de DJ… Bien qu'on écoute régulièrement de nombreux DJ, c'est comme si quelques petites choses nous manquaient quand même. D'abord la voix justement, qui selon nous permet un échange profond avec le public car c'est un outil que chacun peut expérimenter. On s'amuse donc à harmoniser

des lignes mélodiques qu'on trouve intéressantes et on joue aussi avec la voix en la modifiant grâce à des machines…

Le second point qui nous tient à cœur est justement le jeu en live de notre musique. On tient vraiment à trouver les solutions pour jouer nos chansons nous même, sans que la moitié soit exécutée par un ordinateur. Là encore il y a un échange avec les gens qui regardent qui n'est pas le même. Il y a une énergie humaine et des émotions qui passent. Donc pour répondre à ta question, la place accordée aux voix vient en fait naturellement car elle semble assez bien refléter nos besoins musicaux actuellement.

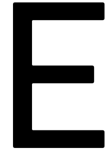


Etienne Pignol

QU’EST CE QUE L’APPROPRIATION CULTURELLE ?

Répondons d’emblée à cette question essentielle : qu’est-ce que l’appropriation culturelle ? On peut la définir comme l’adoption d’icônes, de rituels, de normes esthétiques, de comportements d’un groupe dominé par un groupe dominant. En d’autres termes, c’est l’utilisation d’un ou plusieurs éléments d’une culture autre que la sienne hors de son contexte original et pour son plaisir personnel.

Marie Puzenat

n réalité, il est difficile de donner une définition de ce concept tout en restant neutre et objectif, tout comme il est difficile de s’exprimer sur ce sujet, qui est au cœur de nombreuses controverses. Prenons un exemple précis pour tenter de l’illustrer.

Amandla Stenberg, jeune actrice américaine de 16 ans, a défini l’appropriation culturelle ainsi : c’est lorsqu’une pratique d’un groupe dominé est considérée comme ghetto, est victime de généralisations racistes, de stéréotypes alors qu’elle devient tendance lorsqu’elle est adoptée par un groupe dominant. La jeune femme s’est par ailleurs exprimée plusieurs fois à ce sujet sur les réseaux sociaux. Son intervention la plus connue et qui illustre à merveille sa définition est celle effectuée à l’encontre de Kylie Jenner, lorsque celle-ci a posté sur Instagram une photo d’elle coiffée de tresses plaquées, coiffure arborée en principe par les femmes noires. Amandla Stenberg a commenté ceci : « Quand tu t’appropries des caractéristiques des Noirs mais que tu rates l’occasion d’utiliser ton pouvoir pour aider les Noirs américains en attirant l’attention sur tes perruques et non sur les violences commises par la police ou sur le racisme. #lesblancheslefontmieux . »

En effet, emprunter une pratique à une autre culture n’est pas quelque chose de mal en soi, c’est même une chose très positive. Ce qu’Amandla Stenberg et tous ceux qui s’expriment à ce sujet considèrent comme négatif est le fait d’oublier l’origine de la pratique et de se l’approprier hors de son contexte culturel. Prendre uniquement l’aspect positif de la culture sans appuyer les revendications construites autour n’est pas une bonne chose. Au contraire, lorsque l’on sait ce que cela implique, lorsque l’on comprend la signification et l’histoire derrière le geste, c’est une démarche tout à fait positive.

Pour conclure cette brève ouverture sur un sujet vaste et complexe, je ne peux que vous recommander d’aller visionner les vidéos de Naya la ringarde à ce sujet, et de regarder cette vidéo, qui illustre à merveille un exemple d’appropriation culturelle que nous connaissons tous malgré nous : les costumes d’indien.

IL Y A CINQUANTE ANS, LA RÉVOLUTION CULTURELLE

Paul De Ryck

Le 16 mai dernier, beaucoup d'entre nous étions affairés à profiter oisivement du lundi de Pentecôte malgré une météo peu clémente. Ce même jour étaient également célébrés deux anniversaires assez particuliers. Ce premier éphéméride est consacré aux cinquante ans de la Révolution culturelle, amorcée en Chine par Mao le 16 mai 1966.

Après l'échec du « Grand Bond en avant », politique économique désastreuse mise en place de 1958 à 1961 qui provoqua la famine la plus meurtrière de l'Histoire, au cours de laquelle plus de 30 millions de personnes périrent, c'est un Mao vieillissant qui décida d'initier une nouvelle réforme afin de sauver son pouvoir. Pour l'historien, sinologue et directeur d'études à l'École des hautes études en sciences sociales (EHESS) Lucien Bianco, la Révolution culturelle n'est autre qu'une « tentative désespérée pour sauver l'utopie » qui conduira à la mort de plusieurs centaines de milliers de Chinois.

Le 16 mai 1966 marqua ainsi le début de ce que Simon Leys, sinologue de renom et auteur de l'ouvrage Les Habits neufs du Président Mao, considère comme la « plus gigantesque flambée de frénésie collective que la Chine ait connue depuis l'insurrection des Taiping au XIXe siècle ». Et c'est dans une circulaire appelant à lutter contre l'embourgeoisement des cadres du parti qu'est matérialisé le commencement de cette « Grande Révolution culturelle prolétarienne » qui durera dix ans, jusqu'à la mort de Mao en 1976.

L'expression paroxystique d'un maoïsme violent

La Révolution culturelle est l'expression-même de l'idéologie maoïste, qui se fonde sur les idées exprimées par le « Grand Timonier », dans Le petit livre rouge, qui vise à défaire sa pensée du marxisme soviétique et à l'inscrire dans un cadre unique. Cette révolution, aujourd'hui souvent décrite comme une guerre civile visant à réaffirmer le pouvoir de Mao, avait pour objectif proclamé une lutte contre les « quatre vieilleries » que représentent les idées, les coutumes, les habitudes et la culture antérieures à la fondation de la République populaire de Chine en 1949. A l'instar du génocide des Khmers Rouges que le maoïsme a de ce point de vue idéologiquement inspiré, à la purge de la bourgeoisie réalisée lors des ces dix années s'est en effet ajoutée la volonté de faire table-rase de la culture en détruisant les musées, en brûlant les archives, etc…

L'endoctrinement de la jeunesse est de ce fait un autre élément majeur de cette révolution, avec l'embrigadement des collégiens dans les « Gardes Rouges », des milices d'adolescents adoubées par Mao en août 1966 qui n'hésitent pas à utiliser la violence et la délation pour appliquer les idées de leur guide. Ainsi, dès mai 1966, la dénonciation de parents par leurs enfants comme l'imaginait Orwell dans 1984 ou l'humiliation des professeurs par leurs élèves deviennent des scènes de la vie courante. Ces Gardes rouges, craintes dans la rue à la simple vue de leurs brassards rouges, sont le reflet de la démocratisation de la violence et de la délation qui caractérisent ces années révolutionnaires.

Le retour à l'ordre bureaucratique de 1968 à 1971 conduit par l'armée du maréchal Lin Biao qui, à la demande de Mao, procéda au démantèlement des organisations de jeunesse fut d'une violence encore plus grande. Ce retour autoritaire fut accompagné par l'exil des « jeunes instruits » de la ville vers les campagnes. Le but était ainsi de les défaire de leurs moeurs bourgeoises et de leur inculquer les valeurs de la paysannerie et du prolétariat, démarche que l'on retrouve chez Pol Pot, avec la volonté de revenir au travail de la terre.

Les dernières années de la révolution furent surtout



marquées par des affrontements idéologiques entre la « Bande des Quatre », soutenue par Mao et soutenant la pérennité de la Révolution culturelle et les « pragmatiques », pourfendeurs de de cette politique qui conduisit à la mort d'entre un et quatre millions de Chinois - le nombre d'estropiés, torturés, humiliés s'élève quant à lui à cent millions.

Débats autour de la Révolution culturelle

A l'étranger, et en France notamment, de nombreux intellectuels marxistes-léninistes de l'époque voient en cette révolution une contestation majeure de la bourgeoisie rouge, et la plupart en font à ses débuts un éloge admiratif. Simon Leys fut l'un des rares analystes contemporains de la Chine maoïste à s'inquiéter de la dimension totalitaire de la Révolution culturelle et se retrouva par conséquent confronté aux critiques des intellectuels fascinés par la réalisation de cet idéal marxiste.

Si la Révolution culturelle fut donc l'objet de nombreux débats au moment de son émergence, elle est analysée aujourd'hui par les historiens comme un désastre social et économique. De plus, elle

fut considérée après coup par le gouvernement chinois comme une « catastrophe nationale » dans la Résolution du Parti communiste de 1981 ; ce qui n'empêche pas pourtant pas cet événement de rester méconnu aujourd'hui parmi les jeunes générations.

L'oubli volontaire, condition sine qua non à la préservation du régime

Cinquante ans après, des survivants de cette « génération perdue » racontent cette révolution comme une expérience traumatisante. Pour autant, la Révolution culturelle est très peu voire pas connue par la jeunesse et ce en grande partie en raison de la volonté des autorités de garder sous silence cette période sombre de l'histoire récente chinoise. De façon similaire au génocide khmer, dans les écoles cambodgiennes, cet événement n'est que très peu mentionné dans les manuels scolaires chinois et peu de films ont abordé cette thématique. Et en Chine comme au Cambodge, la mise sous silence de cette tranche de l'histoire nationale se fait dans l'optique d'éviter toute déstabilisation du régime.

Milan Kundera écrivait dans Le Livre du rire et de l'oubli, citant son ami Milan Hübl, que « pour liquider les peuples, on commence par leur enlever la mémoire. On détruit leurs livres, leur culture, leur histoire. Et quelqu'un d'autre leur écrit d'autres livres, leur donne une autre culture et leur invente une autre Histoire. » C'est le propre du devoir de mémoire dans les nombreux pays touchés par des dictatures sanglantes, par des guerres civiles ou par des régimes ayant commis de nombreuses exactions à l'encontre des populations civiles, que de cicatriser les plaies afin de permettre une réconciliation nationale et une transition démocratique. Mais rien de tout ça n'est arrivé en Chine, où l'abcès refuse d'être percé afin de ne pas écorcher la légitimité du régime qui repose encore aujourd'hui sur la figure charismatique de Mao.

En effet, les gouvernements qui ont suivi ont tous remis en cause la Révolution culturelle, à commencer par celui de Deng Xiaoping qui succéda à Mao. Paradoxalement, le pouvoir a toujours tout fait pour préserver l'image de Mao qui porte en lui-même la légitimité du parti ; remettre en question la figure du Grand Timonier serait ainsi synonyme de déstabilisation profonde du régime fondé sur l'unipartisme. Le respect de la pensée de Mao est un principe fondamental au sein du parti aujourd'hui ; il a notamment été crédité de « 70% de bon et 30% de mauvais ». De même, si la Révolution culturelle a été discréditée et considérée comme une catastrophe, sa responsabilité est imputée à la « Bande des Quatre », composée de Jiang Qing, la femme de Mao Zedong, Zhang Chunqiao, Wang Hongwen et Yao Wenyuan, qui furent arrêtés en octobre 1976, un mois après la mort de Mao.

Aujourd'hui, il y a donc un discours de peur, les historiens se sentent menacés et c'est une raison pour laquelle il y a si peu de débats permis autour de cette période ; alors même que le père du Président actuel Xi Jinping a fait partie des hauts fonctionnaires purgés et qu'il fut lui-même un « jeune instruit » exilé à la campagne. Selon de nombreux sinologues et historiens, Xi Jinping cherche à tout prix à éviter de répéter les erreurs de Gorbatchev qui a ouvert la voie à une évolution, ce qui conduisit à la chute de l'URSS. Le but est de ne pas réformer le régime, et maintenir le silence sur la Révolution culturelle est une manière de le garder stable en évitant toute critique à l'égard du Grand Timonier. Il y a de ce fait un resserrement autour des campagnes mémorielles menées par les journalistes, avocats, ONG, etc… que le président n'hésite pas à faire emprisonner.

L'héritage de cette Révolution culturelle

In fine, il est impossible de comprendre l'avènement de la superpuissance capitaliste qu'est aujourd'hui la Chine sans revenir sur cette tranche de son histoire. Après son arrivée au pouvoir, Deng Xiapoing décida de rompre avec la politique de Mao afin de sauver le peuple chinois de la misère, ce qu'il fit en ouvrant le pays au capitalisme économique. Dès 1978 et l'annonce de réformes dans l'optique d'adopter une « économie sociale de marché », la Chine s'est lancée dans la voie de la libéralisation économique ; la démocratisation n'a cependant pas suivi, conséquence directe de la préservation d'un parti unique au pouvoir.

C'est en cela que l'occultation du passé voulue dès sa succession à Mao par le Président Xiaoping par le biais d'un travail de censure et de propagande a eu d'importantes répercussions sur le régime. D'une part, elle a permis de sauvegarder l'unipartisme fondé par Mao autour du Parti Communiste en rejetant la faute sur la Bande des Quatre afin de sauvegarder la figure de Mao.

D'un autre côté, elle a laissé ouvertes les cicatrices de la Révolution culturelle en raison d'une politique mémorielle inexistante, et ce malgré le travail d'historiens amateurs qui font des recherches de témoignages, etc… Cette période sanglante de l'Histoire semble ainsi toujours planer au-dessus de la société chinoise telle un spectre, et ce même si, malgré le renforcement de la politique de l'oubli par les autorités, la société civile commence peu à peu à connaître son propre passé.



Pourquoi pas vous ? maze.fr/recrutement

Directeur de la publication
Directeur de la rédaction
Baptiste Thevelein

Directeur-adjoint de la rédaction
Benoît Michaëly

Directrice artistique
Christelle Perrin

Directeur de la communication
Antoine Demière

Directrice-adjointe de la communication
Sofia Touhami

Secrétaire de la rédaction
Kevin Dufrêche

Coordinatrice générale de la rédaction
Amélie Coispel

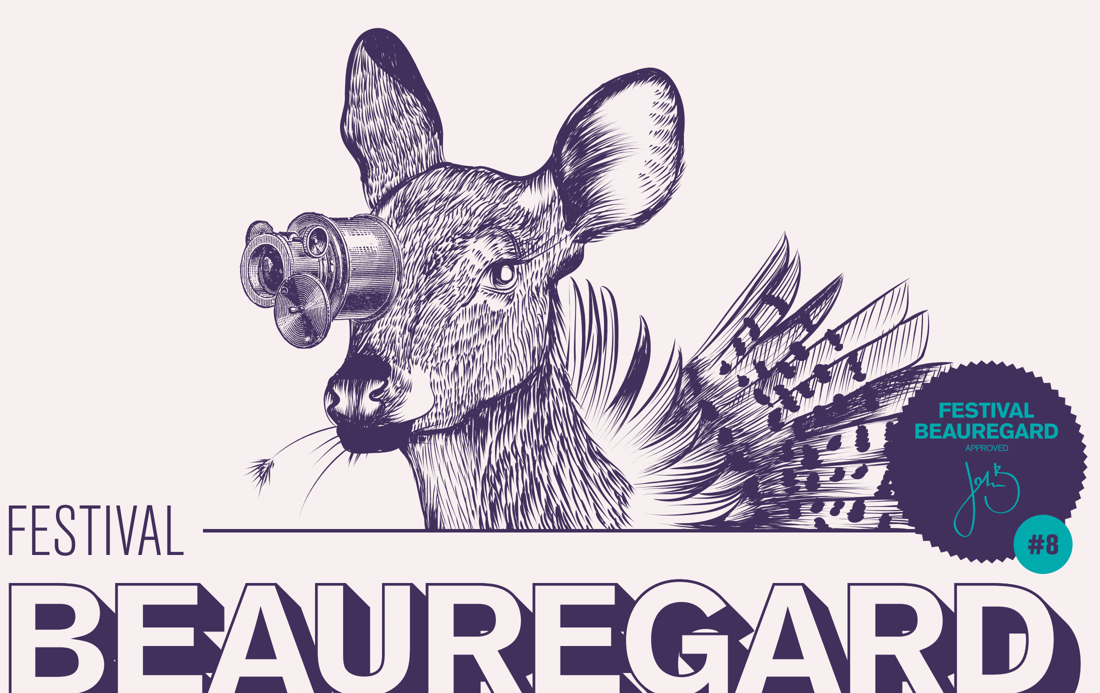
Chargée de communication interne
Mélanie Nguyen

Rédaction en chef des rubriques
Manon Vercouter, actualité
Marie-Madeleine Remoleur, musique
Adam Garner, cinéma
Marie Daoudal, littérature
Yannis Moulay, écrans
Louison Larbodie, art
Eloïse Prével, style

Secrétariat de rédaction
Emma Henning
Johanne Lautridou
Lisette Lourdin
Loïc Pierrot
Marion Zitoli
Sarah Francesconi
Thomas Sanchez

Rédaction
Agathe Hugel | Albane Akoun | Alénice Legoux | Alexandre Caretti | Alison Roi | Amélie Lequeux Anthony Blanc | Ariel Ponsot | Arthur Martineaud | Arthur Sautrel | Astrig Agopian | Basile Frigout Camille Chardon | Camille Poirier | Cassandre Tarvic | Céline Jollivet | César Lardon | June de Witt Charlotte Gaire | Charlotte Jouhanneau | Clara Potier | Clémence Thiard | Clément Delalande Cléo Schwindenhammer | Dearbhla O'Hanlon | Diane Lestage | Dorian Le Sénéchal | Elena Koch Eloïse Bouré | Enora Héréus | Etienne Meignant | Fabien Randrianarisoa | Florent Norcereau Florian Salabert | Florine Morestin | François Leclinche | Frédérique Patry | Guillaume André Jason Stum | Jenifer Winter | Julia Coutant | Juliette Krawiec | Justine Madiot | Laura Dulieu Lauranne Wintersheim | Lisa Tigri | LIsha Pu | Lola Fontanié | Lorena Skopelja | Louise Desplaces Ludovic Hadjeras | Margaux Raggi | Marie Puzenat | Marine Roux | Marion Bothorel | Marion Collot Marion Danzé | Marion Zitoli | Mathieu Champalaune | Maxence Lacassaigne | Mélanie Nguyen Mauranne Tellier | Myriam Bernet | Nicolas Renaud | Nicolas Cury | Nicolas Fayeulle | Noa Coupey Oksana Baudouin | Pablo Moreno | Paul de Ryck | Philippe Husson | Hugo Prével | Roxane Thébaud Sarah Amchi | Sofia Touhami | Thomas Courtin | Thomas Pesnel | Thomas Philippe | Thomas Sanchez Tom Vander Borght | Victor Demenge | Victor Jayet-Besnard | Yolaïna Bar

Mise en page, graphisme et illustration
Christelle Perrin | Solène Lautridou | Victoria Stampfer



FESTIVAL

BEAUREGARD

DU 30 JUIN AU 3 JUILLET

HÉROUVILLE ST-CLAIR [14] NORMANDIE

ROBERT PLANT & THE SENSATIONAL SPACE SHIFTERS

PJ HARVEY • LES INSUS

THE CHEMICAL BROTHERS

NEKFEU • LOUISE ATTAQUE

THE KILLS • THE AVENER

BECK • FEU! CHATTERTON

BEIRUT • JURASSIC 5 • JAIN

FAKEAR • GHINZU • RONE

BRIGITTE • JEANNE ADDED

THE SHOES • LOU DOILLON

LILLY WOOD AND THE PRICK

LA FEMME • THE HORRORS

•••

26.27.28 AOÛT 16

ROCK EN SEINE

DOMAINE NATIONAL DE SAINT CLOUD

THE LAST SHADOW PUPPETS

DAMIAN "JR. GONG" MARLEY

BIRDY NAM NAM

WOLFMOTHER

BRING ME THE HORIZON

EAGLES OF DEATH METAL

BREAKBOT

GREGORY PORTER

MASSIVE ATTACK

CLUTCH

TWO DOOR CINEMA CLUB

ROYAL REPUBLIC

SHARON JONES AND THE DAP-KINGS

SIGUR RÓS

GHINZU

FOALS

CARAVAN PALACE

GRAND BLANC

SUM 41

CASSIUS

CASSEURS FLOWTERS

IGGY POP

ANDERSON .PAAK

CHVRCHES

EDWARD SHARPE AND THE MAGNETIC ZEROS

LOCATION SUR ROCKENSEINE.COM, FNAC.COM, DIGITICK.COM ET POINTS DE VENTE HABITUELS. MÉTRO BOULOGNE - PONT DE SAINT CLOUD













